

LA
REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE MENSUELLE FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet
intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente
est en raison de la grandeur de l'effet.

TRENTE-CINQUIÈME ANNÉE

N° 4. — 1^{er} AVRIL 1892

Prix du numéro: 1 fr.

PARIS

BUREAUX : 24, RUE DES PETITS-CHAMPS,
(ENTRÉE, 1, RUE DE CHARANAIS).

Reçoit de tous pays.

TABLE DES MATIÈRES DU N° 4.

Avis important	145
Les Martyrs de l'intolérance religieuse (<i>suite</i>)	145
Religion des Dakotas	150
Maison hantée au Vénézuéla	157
Comité de propagande	164
Crime découvert par un rêve	166
Les tables tournantes au Collège	167
Spiritisme à San-Salvador	171
Apparition d'un père à son fils	174
Le Spiritisme en Suède	175
Les Voyants	177
De la Lévitacion	180
L'échelle de Jacob	184
Compte rendu des faits de la rue Ducouëdic	186
L'Unité de la vie	190
Nécrologie	192

AVIS TRÈS IMPORTANT

Toutes les correspondances, mandats-poste, quel qu'en soit l'objet, devront être adressés à l'administrateur de la Société, P.-G. Leymarie, rue Chabanais, n° 1.

Tous les samedis, de 1 heure à 6 heures, M. Leymarie recevra les visiteurs.

Tous les quinze jours, le vendredi, *séance spirite*, 1, rue Chabanais, de 8 h. 1/2 à 11 h. du soir.

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* fournit, contre un mandat-poste, tous les ouvrages parus en librairie, à Paris, franco; le port en sus pour l'étranger. La *Librairie* envoie *franco* son catalogue général.

La *Revue Spirite* paraît le 1^{er} de chaque mois, par cahiers de 3 feuilles grand in-8°, soit 48 pages chaque cahier.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an. — Etranger, 12 francs. — Amérique et pays d'outre-mer, 14 francs. — Un numéro : 1 fr.

Tous les abonnements partent du 1^{er} janvier.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et directeurs de poste, à l'ordre de M. LEYMARIE. On ne fait point traite sur les Souscripteurs.

COLLECTION DE LA *Revue Spirite* DEPUIS 1858. — Chaque année forme un for volume grand in-8, broché avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 32 premières années, 1858 à 1889, prises séparément, 6 fr. le volume, port payé. La collection complète, 33 volumes, 180 francs port payé. — 33^e année, 1890, prise séparément, 10 francs. — *Reliure solide, prix : 2 fr. 50 par volume*,

Supplément de la Revue du 1^{er} Avril

Les personnes qui n'ont pas encore payé leur abonnement pour l'année 1892 sont priées de bien vouloir le régler le plus tôt possible. Tous les mandats poste au nom de M. P.-G. LEYMARIE, 1, rue Chabanaïs. Paris.

MÉDIUMS GUÉRISSEURS ET MAGNÉTISEURS

M^{me} ZACHARIE, élève du baron du Potet, 8, rue Vintimille.

M^{me} Vve JEUNEHOMME, magnétise à domicile; écrire, 12, avenue de l'Alma.

M^{me} CROSNIER, 25, rue du faubourg du Temple; reçoit chez elle tous les jours de 1 heure à 6 heures.

M. ROUXEL, rue du Battoir, 5; magnétise, lundi, mercredi, vendredi de 1 h. à 5 h.

M. JOURDAIN, 35, rue Doudeauville; tous les jours chez lui de 1 heure à 5 heures

M^{me} GRATIEN, reçoit tous les jours, 146, rue St-Maur.

M. JULES BELAY, 33, rue du Roi de Sicile; de 2 à 5 heures, de 7 à 9 heures du soir.

M^{me} BONNARD, 9, faubourg Montmartre; médium somnambule.

M^{me} MARULLI, rue de Douai, 49. —

M^{me} BABLIN, 8, rue Mayran. —

M^{me} SAMIER, 16, rue Beautreillis. —

M^{me} RHÉA, 90, passage Brady. —

M. de LAGRANGE, avenue de Cortès, 95, à la *Vera-Cruz* (Mexique).

M. LÉPINE, rue de Richy, 12, Argenteuil. — Se rend à domicile pour toutes personnes qui lui en feront la demande contre lettre affranchie.

Sans intermédiaires nos correspondants de province s'adresseront directement aux personnes désignées ci-dessus.

GROUPES SPIRITES

GROUPE POULAIN, 84, rue Notre-Dame-de-Nazareth : Les séances ont lieu tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir.

GROUPE WISSELLE, rue Amelot, n° 38; lundi soir, 8 heures.

GROUPE CRATIEN, rue Saint-Maur, 146; mardi soir, 8 heures; typtologie.

GROUPE INDÉPENDANT D'ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES, 29, rue de Trévise.

SOCIÉTÉ DU SPIRITISME SCIENTIFIQUE, rue St-Denis, 183; mardi, 8 heures 1/2.

« LA MUTUALITÉ », 7, rue de la Collégiale (Gobelins); mercredi, 8 heures.

GROUPE ARNAUD, 29, rue de Château-Landon, dimanche de 2 à 4 heures.

GROUPE JOLLY, rue du Grand-Prieuré, n° 6; mercredi et jeudi, 8 heures.

GROUPE MELSEN, impasse du Moulin-Joly, n° 12; mercredi, 8 heures du soir.

GROUPE LEVAVASSEUR, 64, rue Fontaine-au-Roi; tous les jeudis, 8 heures.

ASSOCIATION SPIRITE DE BORDEAUX. — Les amis de la Fraternité, Société de Prévoyance, autorisée depuis 1889. Président : M. TRASSENS, rue du Pavillon, 14, à Bordeaux.

Les groupes spirites, qui désirent être annoncés, n'ont qu'à transmettre leur adresse

Ouvrage très recommandé

LES MIRACLES ET LE MODERNE SPIRITUALISME

Œuvre qui sanctionne nos croyances

PAR SIR ALFRED RUSSELL WALLACE

Savant naturaliste anglais.

Prix broché..... 5 fr. | Relié..... 6 fr.

Ouvrage in-18 carré de 400 pages. (Très belle édition).

VIENT DE PARAÎTRE

- A la Recherche des Destinées**, Par E. NUS..... 3 fr. 50
- Catholicisme et spiritisme**, par J. JESUPRET M^s..... 1 fr. 50
- Cherchons ! réponse aux conférences de M. le professeur Emile Yung sur le spiritisme**, par Louis GARDY, in-18..... 2 fr. 50.
- Etude impartiale et libre sur l'existence de Dieu, l'existence de l'âme et notre immortalité sous forme de controverse dialoguée entre savants, philosophes et penseurs sérieux**, par P.-F. GINOUX père, in-8..... 2 fr. »
- Après la mort**, exposé de la philosophie des esprits, ses bases scientifiques et expérimentales, ses conséquences morales, par LEON DENIS..... 2 fr. 50
- Le fluide des magnétiseurs**. Précis des expériences du baron de REICHENBACH sur les propriétés physiques et physiologiques, classées et annotées par le Lt-colonel DE ROCHAS D'AYLON, administrateur de l'Ecole Polytechnique..... 5 fr. »
- Les principes supérieurs de l'Etre, étude comparée d'occultisme et de spiritisme**, par CAMILLE CHAIGNEAU..... r. « 50
- Les Hallucinations télépathiques** par MM. GURNEY, MYERS et PODMORE, traduit et abrégé des *Phantasms of the living*, par L. MARILLIER, maître des Conférences à l'Ecole des Hautes-études, avec une préface de M. Ch. RUCHET..... 7 fr. 50
- L'hypnotisme, le magnétisme, la médiumnité scientifiquement démontrés** (extrait des *Harmonies universelles*), par Arthur d'ANGLEMONT..... 1 fr. »
- Courtépée, l'Unité de la Vie passée, présente et future ou l'Immortalité individuelle et collective**..... 1 fr. 50
- Constantin-Alexandrowitch Bodisoo**, Traits de lumière, preuves matérielles de l'existence de la vie future. — Spiritisme expérimental au point de vue scientifique. — Recherches psychiques, 1888-1892, dédiées aux incrédules et aux égoïstes..... 3 fr. »
- Sofia, marquise A. Ciccolini**, l'inspiration profonde active inconnue en physiologie..... 1 fr. »
- Les lois fondamentales de l'Univers**, par le Prince GRIGORI STOURDZA, 2 volumes 12 fr. »
- Projet d'une constitution politico-sociale, humanitaire**, par J. E. RENUCCI, capitaine en retraite..... 3 fr. 7
- La communion universelle des âmes dans l'amour divin**, par HAB. 2 fr. »
- La Bien-Aimée**, récits de l'occulte, par GILBERT AUGUSTIN THIERRY..... 3 fr. 50
- Chapelet d'amaranthes**, broché 1 fr.; toile 1 fr. 25; belle reliure..... 3 fr. »
- D'Âme à âme**, broché..... 1 fr. »
- D'outre tombe**, broché..... 1 fr. »
- Les 3 brochures ci-dessus sont écrites sous l'inspiration du mari défunt de l'autuer

REVUE SPIRITE

JOURNAL MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

35^e ANNÉE

N^o 4.

1^{er} AVRIL 1892.

Les séances spirites du Vendredi, en avril, auront lieu le 8 et le 22.

AVIS IMPORTANT. Le 31 mars, jeudi, à 2 heures précises de l'après-midi, anniversaire de la mort d'Allan Kardec, au Père Lachaise ; nous engageons les spirites parisiens à être fidèles à ce rendez-vous annuel.

LES MARTYRS DE L'INTOLÉRANCE RELIGIEUSE

CHAPITRE PREMIER

ANTIQUITÉ GRECQUE, (*Suite*).

Socrate. (470-400 ans av. J. C.)

Le philosophe se tint toujours éloigné des affaires publiques, mais appelé à servir son propre pays à la guerre, sa bravoure lui mérita le prix du courage, qu'il céda à Alcibiade blessé au siège de Potidée (432-430) où Socrate servait comme simple soldat. En 424 à Delium, il donna l'exemple de la bravoure militaire et des vertus qu'il recommandait, joignant ainsi le précepte à l'exemple ; et dans le désordre d'une retraite il conserva tout son sang-froid et sauva dit-on la vie à Xénophon ; en 423, il se conduisit aussi bravement à Amphipolis.

Quinze à dix-huit ans plus tard, il fut désigné par le sort pour être *prytane* c'est-à-dire sénateur (1).

Pendant qu'il occupait ce poste, on accusa dix généraux convaincus de n'avoir pas donné de sépultures aux combattants qui avaient succombé dans les îles argiennes en 406. Le peuple à l'unanimité demandait la condamnation de ces généraux ; le Sénat était disposé à accéder à cette demande, seul de tous les sénateurs, Socrate rendit hommage à la justice des géné-

(1) Ce terme, comme beaucoup d'autres du reste, ne se trouve pas dans le dictionnaire de Rich. — *Prytanes*, sénateurs grecs qui non seulement légiféraient, mais qui exerçaient, chacun à tour de rôle, le pouvoir avec l'Archoate-Roi... E. Bosc, dictionnaire de l'archéologie et des antiquités chez les divers peuples, V^o, PRYTANES.

raux accusés et vota contre la condamnation, malgré la fureur de la masse populaire.

Du reste, les excès dans lesquels, le peuple était tombé depuis la mort de Périclès étaient vivement blâmés par les philosophes ; aussi après la chute de la démocratie sous la domination des Trente (404), Socrate était à la fois détesté du peuple et des tyrans. La moindre parole imprudente pouvait le compromettre, et cependant, il conserva toujours son franc parler. Il osa même un jour prononcer ces paroles (1) :

« Je serais étonné que le gardien d'un troupeau qui en égorgerait une partie et rendrait l'autre plus maigre, ne voulût pas s'avouer mauvais pasteur ; mais il serait bien plus étrange encore de voir qu'un homme qui se trouvant à la tête de ses concitoyens en détruirait une partie et corromprait le reste, ne s'avouât pas mauvais magistrat. »

Les deux nomothètes (législateurs) Critias et Charidès, à qui on rapporta ce propos, mandèrent Socrate et lui défendirent avec force menaces d'enseigner la jeunesse, il n'en tint pas compte. Quelque temps après, il reçoit l'ordre d'aller chercher avec quatre autres citoyens, Léon de Salamine que les nomothètes voulaient mettre à mort. Il s'y refusa énergiquement, sachant cependant qu'il encourait la mort. Mais, heureusement pour lui, le gouvernement des Trente fut aboli. — Il avait échappé cette fois, mais ce ne fut pas pour longtemps, car en 400 il est accusé par Mélitus, Lycon et Anytus ; voici le texte de l'accusation intentée à Socrate, elle nous a été conservée par Diogène de Laërce (2) :

* « **Mélitus, fils de Mélitus du bourg de Pithos, accuse sous la foi du serment Socrate fils de Sophronisque du bourg d'Alopèce. Socrate est coupable en ce qu'il ne reconnaît pas les dieux de la République et met à leur place des extravagances démoniaques. Il est coupable en ce qu'il corrompt les jeunes gens ; peine : la mort. »**

Qu'y avait-il au fond de cette accusation ? Nous allons le voir ! C'était le résultat de l'intolérance civile et religieuse, surtout de celle-ci ; Socrate n'était d'aucun parti et ayant blâmé les excès de tous, il avait contre lui tout le monde. Ce n'était pas un opportuniste. — Souvent il avait froissé le peuple, non seulement comme nous venons le voir dans l'affaire des généraux, mais dans la question du tirage au sort des magistrats, la plus populaire des institutions.

« Quelle sottise avait-il dit, qu'une fève (3) décide du choix d'un magis-

(1) Xénophon, *Mém.* I, 2.

(2) Diogène Laërce, II, 40.

(3) A Athènes, on tirait au sort, avec des fèves, les magistrats.

trat, quand on ne tire pas au sort, ni un architecte, ni un joueur de flûte, ni celui auquel on confie le gouvernail d'un vaisseau. »

Les prêtres, les dévots, les hommes des anciennes croyances, des anciennes traditions, ceux de toutes les réactions dirigées contre le progrès, reprochaient à Socrate son enseignement comme subversif de l'ordre moral. N'avait-il pas aussi négligé de se faire initier aux *grands mystères*. Socrate était donc un impie, un corrupteur d'âmes, surtout un corrupteur de la jeunesse, qu'il empêchait d'aller grossir la caste sacerdotale en démontrant par lui-même l'inutilité de l'initiation.

L'affaire fut portée devant les *Héliastes* qui étaient aussi désignés par le sort; c'étaient pour la plupart des hommes susceptibles, grossiers, violents, habitués à entendre les plus humbles supplications des accusés. La veille du jugement de Socrate, un de ses amis, Hermogène, le voyant dans la plus complète sécurité, lui dit :

— Ne devrais-tu pas songer à ta défense ?

— Quoi, répondit-il, tu ne vois pas que je m'en suis occupé toute ma vie !

— Et comment cela ?

— En ne commettant jamais d'injustices ; voilà, selon moi, ma plus belle apologie (1).

Socrate parut donc devant ses juges, entouré de ses disciples. Lysias le plus grand orateur d'Athènes, c'est-à-dire du monde civilisé, avait préparé un brillant plaidoyer pour la défense de Socrate. Celui-ci le refusa et se défendit lui-même avec la noble fierté de l'homme qui a la conscience pure et le sentiment de son innocence.

« Il s'exprimait, nous dit Cicéron (2) non pas comme un accusé, comme un coupable, comme un suppliant, mais comme le maître ou le juge de ses propres juges. »

Si Socrate n'avait pas été condamné avant son procès, nous dirions que c'est son attitude qui causa sa perte, car les juges devant lesquels il se trouvait ne pouvaient subir ses leçons, ils étaient pour la plupart trop ignorants et partant trop intolérants.

Ils votèrent au nombre de cinq cent cinquante-neuf, et à une majorité de trois voix, ils déclarèrent Socrate coupable.

Il ne restait plus qu'à fixer la peine.

Mélitus proposa la mort.

(1) Xénophon, *Apologie*.

(2) *Ut non supplex, aut reus, sed magister ante Dominum esse videretur*. — Cicéron de Orat. I, 54.

L'accusé juge coupable avait le droit d'après la loi d'indiquer la peine à laquelle il se condamnait et le jury optait entre celle-ci et celle requise par l'accusation.

C'est alors que Socrate prononça ce discours hautain, dans lequel il recherchait probablement la mort (1) :

« Quelle peine afflictive ou quelle amende mérité-je, moi qui me suis fait un principe de ne connaître aucun repos pendant toute ma vie, négligeant ce que les autres recherchent avec tant d'empressement, les richesses, le soin des affaires domestiques, les emplois militaires, les fonctions d'orateur et toutes les autres dignités; moi qui ne suis entré dans aucune des conjurations et des cabales si fréquentes dans notre République, me trouvant réellement trop honnête homme pour ne pas me perdre en prenant part à tout cela; moi qui laissant de côtés toutes les choses où je ne pouvais être utile ni à vous ni à moi, n'ai voulu d'autre occupation que celle de vous rendre à chacun en particulier le plus grand de tous les services en vous exhortant tous individuellement à ne songer qu'à ce qui peut rendre vertueux et sages? Athéniens telle a été ma conduite; que mérite-t-elle? Une récompense si vous voulez être justes, et même une récompense qui puisse me convenir. Or, qu'est-ce qui peut convenir à un homme pauvre, votre bienfaiteur, qui a besoin de son loisir pour ne s'occuper qu'à vous donner des conseils utiles? Il n'y a rien qui lui convienne plus, Athéniens, que d'être nourri dans le Prytanée; et il le mérite bien plus que celui qui aux jeux olympiques a remporté le prix de la course au cheval... Si donc, il me faut déclarer ce que je mérite, en bonne justice, je le déclare, c'est d'être nourri au Prytanée. »

Cependant pour complaire à ses amis et pour atténuer les effets de son discours altier et satirique, Socrate demanda à être condamné à l'amende d'une mine, puis finalement à trente mines; on ne pouvait se moquer plus ouvertement des juges; aussi prononcèrent-ils la peine de mort. — Se tournant alors devant ses juges, le philosophe leur dit avec une extrême simplicité, ces sublimes paroles : « Lorsque mes enfants seront grands, si vous les voyez chercher les richesses ou toute autre chose plus que la vertu, punissez-les en les tourmentant, comme je vous ai tourmentés; et s'ils se croient quelque chose quoiqu'ils ne soient rien, faites-les rougir de leur insouciance et de leur présomption. C'est ainsi que je me suis conduit envers vous. Si vous faites cela, moi et mes enfants, nous n'aurons qu'à louer votre justice. Mais il est temps de nous séparer, moi pour mourir,

(1) Platon, *Apologie*.

vous pour vivre. Qui de nous a le meilleur partage? Personne ne le sait excepté Dieu! »

L'arrêt ne put être exécuté sur-le-champ, car la veille du jugement, le prêtre d'Apollon avait couronné de lauriers la poupe de la galère qui portait à Délos, les offrandes des Athéniens, et la loi défendait d'exécuter aucun condamné jusqu'au retour de la galère.

Socrate passa donc trente jours en prison dans un calme et une sérénité admirables, s'entretenant avec sa femme, ses enfants et ses amis. Son vieil ami Criton qui avait gagné à prix d'argent son geôlier, lui proposa de s'enfuir, mais Socrate refusa « obéissant à la loi injuste comme à un père déraisonnable », suivant sa formule favorite.

Le jour de sa mort venu, il but la ciguë avec un courage admirable, sans aucune emphase, mais en consolant, ses amis qui poussaient de véritables gémissements.

Voici d'après Platon (Phédon, *in fine*), les derniers moments de son maître : « Socrate prit des mains de l'esclave, la coupe empoisonnée avec la plus parfaite sécurité, sans aucune émotion, sans changer de couleur ni de visage; mais regardant cet homme d'un œil ferme et assuré comme à son ordinaire : « Dis-moi, est-il permis de répandre un peu de ce breuvage, pour en faire une libation? — Socrate, lui répondit cet homme, nous n'en broyons que ce qu'il est nécessaire d'en boire. — J'entends, dit Socrate; mais au moins il est permis et il est juste de faire ses prières aux Dieux, afin qu'ils bénissent notre voyage et le rendent heureux; c'est ce que je leur demande. Puissent-ils exaucer mes vœux! » — Après avoir dit cela, il porta la coupe à ses lèvres et la but avec une douceur et une tranquillité merveilleuses. Jusque-là, nous avions presque tous eu assez de force pour retenir nos larmes; mais en le voyant boire et après qu'il eut bu, nous n'en fûmes plus maîtres. Pour moi, malgré tous mes efforts, mes larmes s'échappèrent avec tant d'abondance que je me couvris de mon manteau pour pleurer sur moi-même; car ce n'était pas le malheur de Socrate que je pleurais, mais le mien en songeant quel ami j'allais perdre. Criton, avant moi, n'ayant pu retenir ses larmes, était sorti; et Appalodore qui n'avait presque pas cessé de pleurer auparavant, se mit alors à crier, à hurler à sangloter avec tant de force qu'il n'y eut personne à qui il ne fendit le cœur, excepté Socrate : « Que faites-vous, dit-il, ô mes bons amis? N'est-ce pas pour cela que j'avais renvoyé les femmes pour éviter des scènes aussi peu convenables? Car j'ai toujours ouï dire qu'il faut mourir avec de bonnes paroles. Tenez-vous donc en repos, et montrez plus de fermeté ».

« Ces mots nous firent rougir et nous retinmes nos pleurs, cependant

Socrate qui se promenait, dit qu'il sentait ses jambes s'appesantir et il se coucha sur le dos comme l'homme l'avait ordonné. En même temps, le même homme qui lui avait donné le poison s'approcha et après avoir examiné quelque temps ses pieds et ses jambes, il lui serra fortement le pied et lui demanda s'il le sentait. Il dit que non. Il lui serra ensuite les jambes, et portant ses mains plus haut, il nous fit voir que le corps se glaçait et se roidissait ; et, le touchant lui-même, il nous dit que dès que le froid gagnerait le cœur alors Socrate nous quitterait. Déjà tout le bas-ventre était glacé. Alors se découvrant, car il était couvert : « Criton, dit-il, et ce furent ses dernières paroles, nous devons un coq à Esculape. » Cela sera fait répondit Criton, mais vois si tu as encore quelque chose à nous demander. — Il ne répondit pas et un peu de temps après, il eut un mouvement convulsif : alors l'homme le découvrit tout à fait : ses regards étaient fixes. Criton s'en étant aperçu lui ferma la bouche et les yeux. Voilà, Echecratès, quelle fut la fin de notre ami, de l'homme que nous pouvons dire le meilleur des hommes de ce temps que nous ayons connus, le plus sage et le plus juste de tous les hommes.

« Telle fut la fin de ce grand juste, de ce noble martyr, fin que Xénophon dans son *Apologie de Socrate* raconte d'une manière presque identique : « Si quelque ami de la vertu a rencontré un homme dont le commerce a été plus utile que celui de Socrate, je le regarde comme le plus fortuné des mortels. »

(A suivre.)

J. MARCUS DE VÈZE.

RELIGION DES DAKOTAS (SIOUX)

Sous ce titre le major C. Newell, envoyé en 1889 à l'Agence « Rosebud » en qualité de commissaire du gouvernement (N. S. Indian agent), publia dans le « *Banner of Light* » du 12 septembre dernier, un travail qui jette un jour nouveau sur les croyances et les mœurs des « sauvages » d'Amérique. La traduction abrégée de ce document ne sera pas lue sans intérêt, peut-être, par les abonnés de la *Revue Spirite*. Cette race indienne jadis propriétaire du sol et presque anéantie aujourd'hui est méconnue ; son vrai caractère a été dénaturé par les rapports de ceux qui avaient intérêt à la voir disparaître. On l'accuse de tous les forfaits, on lui prête les vices les plus odieux (présents de la civilisation), mais de ses vertus natives, il n'est point question. Ses seuls amis sincères, ses défenseurs dévoués, mais impuissants, se trouvent dans les rangs des spirites.

Aussi n'est-il pas un médium américain qui ne compte des esprits

d'Indiens parmi ses « guides » les plus constants, les plus fidèles. Et, chose touchante, éloquente preuve de la vérité spirite, ces esprits d'êtres qui dans leur vie terrestre ont été voués à l'opprobre et à la persécution, ne font entendre aucune parole de haine et de vengeance. Ils ont pardonné à leurs persécuteurs et c'est le cœur plein d'amour et de charité qu'ils viennent à leurs frères blancs.

Mais revenons au récit de l'agent officiel qui a eu le courage de dire la vérité au sujet de ces déshérités dont il est devenu l'ami.

Le major Newell ne savait des Indiens que ce qu'il avait pu lire dans les livres de voyages, spéculations littéraires au profit d'envahisseurs rapaces, et dans les articles à sensation des journaux. Il résume ces impressions d'alors en quelques mots : « Les Indiens croient en un Grand-Esprit et en « un heureux pays de chasse » où ils trouveront quantité de gibier à tuer et où ils n'auront pas d'ennemis à combattre. Mais en tant qu'êtres humains, ils sont barbares, rusés et perfides, prêts à s'élancer sur l'ami sans défiance et à le poignarder par derrière. Ils sont indignes de toute confiance. »

On conçoit qu'avec de pareilles idées, le major, arrivant avec femme et enfants pour s'établir à 140 milles de tout poste militaire dans une station où une vingtaine de blancs vivaient entourés de 8.400 sauvages, ne se sentait pas trop rassuré. Quelle politique suivrait-il pour s'assurer l'ascendant moral sur ces sauvages ignorants et gagner leur confiance ? Il savait que, même chez les blancs, « l'estomac est sur le chemin du cœur », et comme les malheureux Indiens internés sur une « réserve » où le gibier n'existe pas, dépendaient uniquement du gouvernement pour leur subsistance, il résolut d'inviter les principaux chefs et guerriers à un plantureux repas, où l'on ferait connaissance, non le verre en main, les spiritueux étant prohibés, mais en dévorant de gras quartiers de bœuf arrosés de nombreuses tasses de café. Il y avait environ quatre-vingts convives à ce festin. Mais laissons parler le major.

« Ils vinrent, le visage peint en rouge, signe, me dit-on, que leurs cœurs étaient joyeux; l'absence de peinture eût signifié la défiance tandis que la peinture noire eût révélé la tristesse du cœur. Je dis à mes convives que je venais parmi eux en frère; je n'avais pas de soldats pour me protéger et n'en voulais pas; je me reposerais sur eux, les Indiens, pour la sûreté des quelques blancs que le Grand Père (le président), avait envoyé à l'Agence Rosebud. Je devais suivre les instructions du Grand Père et je m'y conformerais, mais je priais mes frères indiens de m'y aider. Je comptais sur leur bonne volonté pour mettre à exécution mes projets qui devaient, je l'espérais, tourner à leur avantage avec le temps. Ils signifièrent leur approbation par l'exclamation « how ! »

« Le chef Spotted Tail (Queue tachetée) se leva alors et parla à ses compatriotes, se servant de la langue des Dakotas; l'interprète du gouvernement me traduisait ses paroles : « Frères, dit-il, notre frère blanc a bien parlé. Les paroles qu'il a fait entendre aujourd'hui à nos oreilles resteront longtemps dans notre mémoire. Nous ne voulons pas que les soldats du Grand Père viennent chez nous. Nous ne savons que déjà trop ce que cela veut dire. Ils apportent avec eux les maladies et la mort, ils apportent avec eux l'eau de feu qui nous fait perdre la tête; nous devenons alors déraisonnables, tels que de petits enfants. Nous ne voulons pas de cela. Jadis nous savions nous suffire, nous avions un chez nous; maintenant, tous nos buffles ont été tués par les soldats du Grand Père et nous sommes des mendiants. Nous dépendons de ce que le Grand Père nous donne pour manger et nous vêtir. Nos cœurs sont tristes quand nous regardons en arrière, que nous voyons ce que nous fûmes autrefois et ce que nous sommes aujourd'hui.

« Mais le Grand Esprit entend notre éri. Il nous dit qu'il nous faut rester de vrais hommes, et que le jour viendra où nous serons un peuple uni dans le grand pays de chasse de la vie future.

« Frères, écoutons le frère blanc, ses paroles sont bonnes. Nous protégerons les blancs de cette agence. Que le frère blanc vienne me trouver s'il craint un danger, d'où que ce soit, et nous ferons voir que nous sommes de vrais hommes. Spotted Tail a donné sa parole ! »

« Et tous s'écrièrent How !

« Dès ce jour tout a bien été. *Ils ont tenu leur promesse* ».

Plus tard, quand les relations amicales furent bien établies, le major, curieux de savoir ce qu'ils entendaient par le « Grand pays de chasse » les questionna sur leur religion. Il apprit que dans le lointain passé de leur histoire comme nation, ils n'avaient jamais eu ce que nous avons chez nous, des hospices où les indigents sont recueillis. Personne ne pouvait être réduit à la misère. Il donne un touchant exemple de leur charité fraternelle : un détachement des gens de Sitting Bull réfugié sur la terre canadienne, parvint à forcer le cordon de troupes et d'Indiens hostiles qui leur fermait la frontière. Après mille dangers, de fréquents combats et des souffrances indicibles, ces malheureux arrivèrent à l'Agence Rosebud. Ils étaient dénués de tout, mourant de faim, presque nus et à moitié gelés. Il y avait parmi eux des blessés, des malades, des femmes, de faibles enfants. Le major leur fit distribuer des vivres, mais les Indiens de la réserve n'eurent pas plus tôt su leur arrivée qu'ils accoururent, s'empressant de partager avec les nouveaux venus leurs couvertures, leurs petits chevaux même, enfin tout ce qui pouvait constituer leur confort à eux-mêmes.

Queue tachetée dit : « Chez nous, il n'y a ni riches, ni pauvres, nous sommes tous frères. Tant que nous avons quelque chose à manger, nos frères ne doivent pas souffrir de la faim ».

« Ils ne pouvaient comprendre, dit le major,, que chez les blancs, qui croient aux enseignements du Grand Esprit, il y ait tant de pauvres gens, mourant de faim, tandis que d'autres ont tant d'argent. Ils croient que tous devraient avoir part égale. Ils disent que les frères qui *reviennent* leur parler de la vie dans l'heureux pays de chasse, leur disent qu'il n'y a pas de pauvres là; que tous y sont égaux qui ont fait du bien à leurs frères en humanité quand ils étaient sur la terre. Mais que ceux qui ont négligé de secourir leurs frères sont punis par le Grand-Esprit. C'est pourquoi ils pourvoient aux besoins des vieillards et des femmes et enfants laissés sans ressources par une cause quelconque. « Cela fait *partie* de leur religion ».

Le major aurait voulu savoir ce que sont, au juste les *médicine men* et leur rôle dans la tribu. Ce ne sont pas seulement des médecins comme leur nom semblerait l'indiquer, mais des hommes *saints* — autrement dit des médiums — car l'Indien croit qu'un *saint homme* doit guérir les malades aussi bien que répéter les paroles que les bons esprits lui murmurent à l'oreille.

Les Indiens ont un *wig wam* ou tente de peaux, appelée Loge des Esprits, qui est consacrée aux réunions spirites. Là n'entrent que les hommes saints ou ceux dont la médiumnité est en voie de développement. Quand un jeune homme est devenu bon médium, c'est-à-dire apte à recevoir des communications, dignes de confiance du monde des Esprits, on le « consacre » afin que son peuple sache que le Grand-Esprit est content de lui.

Le major Newell fut enfin invité à assister à « l'ordination » d'un *médicine man*.

« A l'entrée d'une loge érigée sur une petite élévation du terrain, quatre *médicine men* se tenaient assis, chantant et priant le Grand-Esprit de bénir le nouveau *médicine man*. Assis en cercle autour de la loge, trois à quatre cents Indiens, hommes, femmes et enfants, attendaient en silence. Au bout d'une demi-heure le postulant, suivi de sa femme et de ses enfants, sortit de la loge. Ils avaient la tête couverte de leurs couvertures de laine à peu près seul vêtement qu'ils eussent le droit d'emporter. Ils s'éloignèrent dans le désert, laissant tous leurs biens, même leurs rations de vivres. Effets, rations, fusils, chevaux, wigwam, tout ce qu'ils avaient possédé, fut distribué aux vieillards et aux orphelins de la tribu. Puis chacun se retira emportant sa part. La coutume est de donner à ceux qui ont besoin, de sorte que personne ne souffre jamais de la faim ou du manque d'un asile où dormir.

« Jésus dit à ses disciples de ne pas se préoccuper de leurs besoins quand ils s'en allaient prêcher la bonne parole, mais de prendre ce qu'on leur donnerait. Ainsi des Indiens; le Grand-Esprit, disent-ils, leur enseigne la même chose aujourd'hui. Leurs médiums ou *medicine men* ne réclament jamais de paiement pour les soins qu'ils donnent aux malades et aux affligés, ni pour répéter à leurs frères les paroles du Grand-Esprit. Les Indiens leur donnent toujours quelque chose « pour rendre leur cœur joyeux ».

« En revanche, ils éprouvent souvent leurs *medicine men*, surtout les nouveaux, en présence d'un grand concours de gens. Ces épreuves varient : tantôt on fait le médium plonger ses mains et ses bras dans de l'eau bouillante; tantôt on lui lance des flèches acérées qui, d'ordinaire, perceraient un buffle; ou, encore, on lui tire des coups de carabine de Winchester, ou autres. J'ai vu, affirme le major Newell, j'ai vu un Indien tenir sa main et son bras dans une casserole d'eau bouillante, durant plus d'une minute et demie, sans se brûler; j'ai vu tirer sur ces hommes avec une carabine de Winchester et la balle tombait à leurs pieds sans leur avoir fait de mal. Nous croyons que Dieu et les Esprits bienveillants ont le pouvoir de nous préserver de tout mal, de nous avertir de l'approche d'un danger : pourquoi ne protégeraient-ils pas de même ces enfants de la nature ?

» Les *medicine men* donnent aux malades des herbes, des racines, des écorces, des gommés et tels autres médicaments que la nature pourvoit. Ils sont dirigés dans leur choix par les conseils de leurs guides invisibles. »

Quant au paradis indien, à cet « heureux pays de chasse », où les Dakotas comptent trouver l'immortalité, M. Newell pense ne pouvoir mieux en donner une idée qu'en racontant une vision du chef Wah-Keah-Skah (le Tonnerre blanc) telle que celui-ci la lui a contée.

La tribu était en marche, se dirigeant vers le fleuve Missouri, au-delà duquel elle devait prendre ses quartiers d'hiver. On campa pour la nuit. Wah-Keah-Skah se coucha sur un tas de peaux de buffle pendant que sa femme préparait le repas du soir. Il s'endormit. — Il dit qu'il ne croit pas avoir dormi réellement : il voyait sa femme à l'ouvrage, ses deux enfants et les chevaux, tout enfin, tel qu'il l'avait placé la nuit. Le ciel lui parut d'une singulière teinte dorée, une grande tranquillité régnait. Il distinguait au loin dans la prairie des buffles et d'autres animaux qui se mêlaient sans crainte. Enfin il vit venir à lui deux Indiens, ils lui dirent qu'il fallait aller avec eux, qu'ils étaient envoyés pour le conduire au Grand-Esprit. Il cria à sa femme qu'il allait s'absenter pour un peu de temps; elle ne parut pas l'entendre; il alla vers elle et la toucha, elle n'y fit aucune attention. Regardant à l'endroit qu'il venait de quitter, *il s'y vit, couché et profondément*

endormi, il se regarda, chose étrange, il était ici et là-bas, en même temps ; il était double.

Étant lui-même un *medicine man*, il comprit qu'il était mort, ou que, du moins, son esprit s'était séparé de son corps charnel. Ses guides lui dirent de n'avoir aucune crainte, qu'ils le ramèneraient bientôt auprès de sa femme et de ses enfants, mais que, pour le moment, il fallait aller avec eux. Ils partirent tous trois. Ils ne marchaient pas sur la terre, mais se mouvaient dans l'air, passant par-dessus des collines, des vallées, des montagnes de toute beauté. Il vit ainsi beaucoup de lieux étrangers qu'il n'avait jamais vu auparavant. Bientôt ils semblèrent arriver dans un nouveau pays où il vit des gens inconnus, de beaux lacs, de charmantes rivières, de vertes montagnes. Il y avait aussi toutes espèces d'animaux. La paix régnait entre tous. Les animaux n'avaient peur ni les uns des autres, ni des hommes qu'ils voyaient là. Tous ces gens paraissaient satisfaits, on voyait que tous avaient le cœur joyeux.

Enfin arrivés à un certain endroit, les guides lui désignèrent un homme, qui, dirent-ils, était le Grand-Esprit envoyé pour enseigner à ce peuple les règles de la vérité et de la justice envers tous ; que c'était lui qui renvoyait des gens sur la terre pour enseigner aux hommes à s'aimer les uns les autres et à se préparer à une autre vie supérieure. S'étant approchés de ce haut personnage, celui-ci dit : « Mon frère, je t'ai envoyé chercher pour que tu saches ce que c'est que la vie future. Je veux que tu ailles avec ces guides et que tu apprennes beaucoup de choses ; après quoi ils te ramèneront auprès de ta femme et de tes enfants. Nous faisons ceci pour te donner une leçon. »

Alors, les guides conduisirent Wah-Keah-Skah dans beaucoup d'endroits étranges et magnifiques : de là ils arrivèrent à un pays où tout paraissait sombre ; un nuage noir semblait couvrir la terre de son ombre. Les habitants de ce triste lieu semblaient usés par le chagrin et tout abattus. Plus les voyageurs avançaient et plus sombre était le tableau, plus la tristesse semblait accabler les habitants. Ces malheureux avaient été des méchants pendant leur existence terrestre : ceux qui trompent les hommes, ceux qui font souffrir les pauvres et ne soulagent point leur misère, ceux, enfin, qui n'ont d'autre but que d'amasser des richesses, et qui ferment l'oreille aux paroles des hommes au cœur pur pour qui l'argent et les biens sont sans attrait. Aujourd'hui ils souffrent tous les tourments, toutes les tortures qu'ils ont fait endurer aux autres hommes, leurs frères, pendant leur existence sur la terre. « Oh ! » gémissent-ils, « quand donc cela finira-t-il ? Comment puis-je réparer les maux que j'ai causés ? »

Les guides lui firent voir des millions et des millions d'esprits se lamentant et repassant sans cesse en revue toute leur vie antérieure. Des instructeurs leur étaient envoyés pour leur montrer comment ils pourraient trouver la voie qui mène hors de ce lieu maudit, comment ils pourraient réparer les fautes de leur passé. Quelques-uns écoutaient, d'autres blasphémaient; certains répondirent d'un ton rogue qu'avec leur argent ils trouveraient moyen de sortir; beaucoup préféraient attendre que Jésus ou quelque autre des maîtres qui ont enseigné sur la terre vint les tirer de là.

Toutes ces choses lui ayant été expliquées par ses guides, on reprit le chemin de la terre et l'on retrouva bientôt la tribu campée sur les rives du Missouri. Wah-Keah-Skah vit son corps enveloppé de peaux de buffles, à l'entrée de sa tente: il vit sa femme et ses enfants qui gémissaient et déploraient sa perte. Son absence avait duré trois jours. Ses guides le conduisirent auprès de son corps et lui dirent adieu, après lui avoir bien recommandé de se souvenir de ce qu'il avait vu et de ce que le Grand-Esprit lui avait dit.

Wah-Keah-Skah, passa la parole à sa femme, qui donna au major Newell les détails suivants: croyant son mari mort, elle avait entouré le corps de peaux, selon la coutume indienne. Le mort est ensuite exposé sur une estrade de branchages ou de gaules, élevée à environ huit pied du sol. Les Indiens de la tribu voulaient exposer le chef dans le camp où il était mort, mais elle s'y opposa. Elle voulait le conduire au camp permanent où l'on devait passer tout l'hiver.

Trois jours durant, elle transporta le corps sur une sorte de claie traînée par un de leurs petits chevaux. Le troisième soir on s'arrêta sur les bords du Missouri. Elle préparait le souper de ses enfants quand elle crut voir remuer quelque chose parmi les peaux dont elle avait recouvert le corps de son mari. Craignant que quelque chien ne se fût glissé derrière, elle s'élançait pour le chasser: le mouvement se répéta, il provenait du corps, et elle entendit comme un soupir. Sans hésiter, elle trancha de son couteau les liens de cuir qui retenaient les peaux. Son mari se leva et demanda pourquoi on l'avait lié de la sorte. Il ajouta qu'il avait faim, et demanda à manger. Sa femme était comme folle de joie de revoir vivant celui qu'elle avait pleuré mort. Tous les Indiens du camp accoururent bientôt pour voir le ressuscité et l'entendre raconter ce qu'il avait vu pendant ses trois jours d'absence.

« Telle est, chez les Dakotas, dit le major Newell, la croyance relative à la vie future. Sont-ils spirites? Arrivent-ils à percevoir la vraie lumière aussi bien que la moyenne des hommes blancs?... Je crois que beaucoup de gens

dans notre monde civilisé pourraient apprendre d'eux une leçon qui leur serait utile lorsqu'ils entreraient dans l'autre vie. Voilà une des raisons pour lesquelles les « guides » indiens sont, généralement, les premiers qui viennent à nos médiums. »

Baltimore, le 26 janvier 1892.

Mon cher Monsieur Leymarie,

J'ai mis le récit ci-joint à la disposition de la *Revue*...; les esprits indiens jouent un rôle si important dans les manifestations spirites chez les Américains — je n'entends pas seulement pour la production des phénomènes d'ordre physique, mais pour l'inspiration la plus élevée — qu'il est intéressant de connaître les mœurs et les croyances de leurs survivants. Ce que le major Newell dit des Dakotas (tribu de la nation Sioux) peut s'appliquer à tous les Indiens.

Succès et prospérité à la *Revue* et à son administration : A vous cordialement.

P. J. DE GOURNAY.

MAISON HANTÉE AU VÉNÉZUELA

Venezuela, Guayana, territoire de Yuruary, Tumeremo, La Carata,
18 août 1891.

Monsieur : La Carata est un lieu d'élevage de bétail, éloigné des chemins de trafic commun et situé à sept milles au nord du village de Tumeremo.

La maison, construite du nord au sud, au milieu d'une pampa, a deux couloirs, l'un à l'entrée, qui sert de salle à manger, et en même temps de chambre à coucher, est hermétiquement clos par des fenêtres munies de loquets. Cette maison est complètement isolée et l'habitation la plus proche celle d'un de nos frères, se trouve à un mille et demi de distance. Je fais remarquer son isolement afin qu'on puisse mieux apprécier les faits que je vais relater avec la bonne foi d'un homme qui cherche la vérité. D'ailleurs, voici ces faits :

Depuis la fondation de cette ferme, en 1878, les ouvriers et les domestiques de la maison parlaient, de temps en temps, de bruits, d'apparitions de personnes, de lumières qu'ils prétendaient voir et qui firent que plusieurs d'entre eux quittèrent l'établissement ; les maîtres faisaient peu de cas de ces nouvelles qu'ils attribuaient à la peur ou à l'état fiévreux de leurs gens. Je ne raconterai donc que les faits suivants :

Vicente Rivas Plaz, homme d'un âge mur, assura qu'il avait été suivi, un soir de clair de lune, par une femme vêtue de blanc et les cheveux épars,

jusqu'au bas d'un escalier situé dans la cour et conduisant à son logis, qui se trouvait dans une mansarde ; le lendemain, lui et sa famille quittèrent ce logis pour n'y plus revenir.

Emilio Rodriguez, jeune homme de la famille, qui revenait du village vers onze heures du soir, dit avoir vu la maison en feu alors qu'il en était éloigné de deux kilomètres environ ; il pressa son cheval et comme il arrivait au galop sur la colline où se trouve la maison, tout était dans l'obscurité la plus profonde ; on ne voyait pas une seule lumière.

N. Flores qui se rendait souvent à une autre ferme située à trois lieues plus loin, au nord, ne pouvant faire le trajet en un jour, avait l'habitude de passer la nuit chez nous ; un soir il entendit balayer dans la cuisine, éteindre des chandelles, nettoyer des casseroles, etc. et croyant que c'était la cuisinière qui préparait son café, et que par conséquent il était l'heure de poursuivre son chemin, il se leva dans cette intention et trouva tout en silence, alors que personne n'était dans la cuisine. Jamais plus il ne voulut rester à la maison.

De temps en temps, je le répète, dans l'espace de neuf ans, on entendit de semblables récits auxquels nous n'attachâmes jamais foi.

En 1887, une partie de notre famille se rendit au village de Tumeremo, où l'on célébrait la fête de la patronne. Une de nos sœurs, ainsi qu'une autre petite fille qui était à côté d'elle, virent dans un angle de la pièce contigüe à leur chambre à coucher une lumière qui s'éteignit et reparut encore deux fois. Elles le racontèrent le matin et comme il existe une croyance disant que « où l'on voit de la lumière il y a de l'argent », et que, d'autre part, d'après la tradition, les missionnaires auraient enterré les ornements de quelques églises pendant la guerre d'émancipation, on résolut de faire des fouilles qui ne donnèrent aucun résultat.

Jusqu'ici, dans tout ce que l'on racontait, on pouvait trouver beaucoup d'illusion et même de mensonge ; mais dans la suite et d'après nos observations les choses semblent revêtir un caractère plus sérieux, ainsi qu'on va pouvoir en juger.

Ces lumières que l'on avait vues et certains coups que l'on entendit ensuite, nous décidèrent à passer les nuits tous réunis dans une même pièce. Ces personnes étaient : une de nos sœurs assez âgée, la veuve d'un de nos frères, une nièce mariée avec ses quatre fils et une domestique.

Ils venaient d'éteindre la lumière et causaient encore lorsqu'ils entendirent un bruit semblable à celui de petites monnaies remuant dans une assiette. Quoique effrayées une des femmes dit : « Si vous avez de l'argent et voulez nous le donner, nous vous offrons de faire tout ce que vous nous

ordonneriez ». — Aussitôt, on entendit tomber une monnaie, puis une autre, enfin jusqu'à cinq. — « Cinq seulement ? c'est très peu », répéta la même personne.

Il tomba alors une poignée de monnaie, puis une autre qui, étant tombée sur une machine à coudre, roula par terre ; on entendit les pièces courir dans divers sens et décrire des cercles comme fait toute monnaie qui tombe. On fit de la lumière et on ne trouva rien. On éteignit de nouveau et on entendit des pas légers ainsi que le choc d'une monnaie contre l'autre : on les ramassait.

Les nuits suivantes on remarqua encore quelques petits coups qui cessèrent lorsque la famille revint à la Carata.

C'est depuis lors que nous commençâmes à prêter attention à tous ces faits, car il ne s'agissait plus d'un seul individu ayant vu ou entendu quelque chose, ni de valets ou d'ouvriers, mais bien de personnes qui ne sauraient mentir.

Les bruits continuèrent ensuite à la Carata, y augmentèrent graduellement. On entendait marcher quelqu'un dans une pièce fermée, ouvrir des portes, des malles, des vitrines, etc... On cherchait et l'on trouvait les portes fermées avec les clefs en dedans et tout à sa place.

La famille assurait que lorsqu'elle faisait ses prières, elle entendait derrière une porte donnant sur le couloir le murmure d'une personne les accompagnant dans leurs prières, et lorsqu'ils avaient terminé on entendait remuer une chaise d'où se levait quelqu'un ; cependant il n'y avait personne.

Ces faits s'accrochèrent chaque jour davantage ; on aurait dit qu'ils obéissaient à un calcul, les faits ne se produisant que très doucement pour ne pas causer de fortes impressions.

On a entendu arriver une personne à cheval ; elle a mis pied à terre et est entrée avec le cheval tout droit au jardin qui est tout près ; on entendait résonner ses éperons ; puis elle est remontée à cheval et est partie au galop. Le doute n'était plus possible et avec mon frère et quelques autres membres de la famille, nous commençâmes une observation sérieuse et de tous les moments, nous réunissant toutes les nuits à cet effet.

Certaines nuits, il ne se produisait rien ; d'autres fois nous avons entendu tomber et rouler de petites pierres qui semblaient se détacher des murs, on allumait et on ne trouvait rien ; on éteignait et on entendait de nouveau le bruit de monnaies lancées dans divers sens ou d'un petit sac plein d'argent qui résonnait sur le parquet ; ou encore le bruit d'une toile épaisse, toile cirée ou caoutchouc, qui passait sous nos lits, ou d'une chaise où quel-

qu'un s'asseyait, ou encore d'un hamac où quelqu'un se balançait ; les soirs de clair de lune, quand on laissait une fenêtre ouverte, nous pouvions voir le hamac en mouvement.

Au bout de quelque temps, on remarqua que l'apparition ne manquait jamais lorsque se trouvait présent un jeune homme, notre neveu ; quand il n'y était pas, il n'en était pas de même et tout au plus entendait-on un bruit insignifiant. S'il allait à Tumeremo, on nous avisait de cette ville que le *mort* y avait été également et y avait fait telle ou telle autre chose. Lorsque ce jeune homme s'aperçut de la prédilection dont il était l'objet, il devint peureux et évitait d'être seul. L'apparition était toujours précédée d'un bruit sourd, semblable à celui que ferait une personne marchant sur des échasses ; il y a des gens qui le comparent aux coups de sabots forts, mais éloignés d'un cheval, ou au pas d'un homme très lourd marchant pieds nus sur les talons.

Les personnes qui ont l'ouïe fine perçoivent ce bruit de très loin et beaucoup d'entr'eux s'écrient à la fois : « Il arrive ! » et tous écoutent, car le bruit se rapproche et arrive jusqu'au mur. S'il y a de la lumière, on entend des coups sur les portes et les fenêtres et quelqu'un qui tourne autour de la maison ; on éteint et on entend un bruit à l'intérieur.

— « Etes-vous là, frère ? »

Si cette question était faite par Victor Manuel (tel est le nom du jeune homme préféré), *il* faisait un mouvement avec la chaise ou le hamac ou *il* était, et *il* frappait un coup. Si la question était posée par une autre personne, *il* gardait le silence, on lui proposa donc un moyen de communication : avec un coup, *il* dirait « oui », avec deux « non ». *Il* accepta, et avec ce moyen et un langage alphabétique qui fut convenu plus tard, on obtint des recettes appliquées souvent avec succès ; on eut des nouvelles de personnes absentes et très éloignées, choses qui nous confondaient. Interrogé par nous, *il* nous dit être un esprit, en expiation ayant vécu ici pendant la guerre d'émancipation. *Il* n'a pas voulu dire son nom, mais nous a indiqué qu'il était né et mort en Espagne. Il appartenait à l'Eglise ; il ne nous l'a pas dit, mais nous l'avons supposé, car des personnes dignes de foi, entr'autres de jeune homme préféré, nous ont assuré l'avoir vu vêtu en costume de prêtre. *Il* ne consent pas toujours à répondre aux questions qu'on lui pose, on dirait même qu'il a du mal à le faire, car il frappe des coups forts et répétés (on en a compté jusqu'à trois cents de suite, frappés avec une telle rapidité qu'on peut à peine les compter) sur les meubles, par terre, ou sur les fenêtres qu'il secoue violemment. *Il* dit que la lumière se dérange et qu'il l'évite ; cependant, quelques fois, les coups étant insupportable, on a été

obligé de laisser de la lumière pendant la nuit et on l'a entendu marcher autour de la maison, toucher les fenêtres, les portes et les mur, et enfin donner des coups secs à l'intérieur, au milieu même de sa chambre.

Au fond de la cour, il y a une plantation d'orangers : nous y avons été pour l'appeler quelquefois, soit dans des nuits sombres, ou dans d'autres au clair de lune, désirant obtenir une solution ; il y avait là Victor et deux d'entre nous, qui nous placions à ses côtés pour lui donner courage. Le bruit sourd se fit entendre comme très éloigné, puis il s'approcha au point que nous le sentions au-dessous de nous, mais profond et effrayant. Nous nous étions mis à plat ventre ; on entendit encore des sons gutturaux, plaintifs, à faire dresser les cheveux, et au bout d'un grand moment d'efforts terribles, nous entendîmes au-dessus de nos têtes, une voix claire et distincte, mais basse et saccadée qui disait : « Ne craignez rien..... empêché..... patience..... un trésor enfoui. » — Dès lors ce fut la parole qu'il employa de préférence comme moyen de communication ; mais cela toujours avec la même difficulté et les mêmes efforts. Parfois il poussait des gémissements plaintifs que nous avons attribués à ses souffrances, et on l'entendait souffler très souvent comme s'il avait lancé de grandes bouffées d'air comprimé.

Dans ses nombreuses communications avec Victor, il lui conseille toujours la patience, la charité ; il lui dit qu'il a été choisi pour le tirer de ses souffrances, et que lui, à son tour, le protégera.

En pratiquant des fouilles à Tumeremo, on trouva des ossements ; ce soir-là il fit beaucoup de bruit et comme on lui demandait s'il savait de qui provenaient ces restes, il répondit : « Ce sont les restes de Antonio de Trueba, mon neveu, diacre, décédé à l'âge de 25 ans. Placez-les dans l'Eglise. »

Il se présente parfois jouant du tambour et il exécute des marches, des dianas et tous les roulements qu'on lui demande. Il prend une machine à coudre, la traîne dans divers sens, la secoue contre le sol, au point qu'on croit qu'il l'a brisée, ou bien, il se met à coudre bruyamment et avec une telle rapidité que la machine semble mue à la vapeur. Il traîne également un fauteuil qu'il lance fréquemment d'un bout à l'autre de la chambre et celle-ci à dix mètres de longueur, et le fauteuil s'en va tomber avec fracas entre deux ou plusieurs personnes, mais sans en blesser aucune. D'autres fois, nous avons tous vu le fauteuil parcourir le même chemin, doucement et par dessus tout le monde. Il prend une sonnette, la secoue vigoureusement et accompagne ainsi les cantiques religieux que chante parfois la famille.

Victor Manuel a sa famille à Cantauza, capitale de département, située à

600 kilomètres d'ici ; lorsqu'il s'y rend, l'esprit s'en va communiquer là-bas avec lui.

Ce phénomène se produit depuis déjà quatre ans. Pendant l'absence de Victor, on entend parfois quelque chose, mais quand il y est, l'esprit ne manque jamais. Il vient toujours, qu'il fasse beau ou qu'il pleuve à torrents et si lorsqu'il arrive, on est endormi, on est réveillé par de grands coups qui semblent frappés avec un oreiller en caoutchouc. Lorsqu'il y a un malade, on lui demande de ne pas faire de bruit et, alors, c'est à peine si on l'entend ; il y a eu cependant des cas où il ne s'est pas montré complaisant. Il a produit de la lumière à différentes reprises et dans plusieurs endroits ; tantôt, un simple point lumineux, d'une couleur bleuâtre, d'autres fois une flamme subite qui a éclairé les arbres voisins.

Certaines personnes prétendent l'avoir vu vêtu en prêtre, d'autres en chevalier sur un cheval blanc.

Un soir, nous étions douze personnes réunies ; après qu'il eût fait beaucoup de bruit et qu'il eût répondu à quelques questions, Victor exigea de lui qu'il se rendît visible, ce qu'il accepta. Nous nous levâmes tous et nous mîmes en observation. La faible clarté d'une veilleuse placée derrière une cloison pénétrait à peine dans le salon. Quatre personnes d'entre nous virent une forme blanche, vaporeuse, de la taille d'un enfant de sept ans et s'écrièrent : « Le voilà — il vient de ce côté — il s'est arrêté sur la table. »

Les autres firent inutilement des efforts pendant longtemps ; elles ne purent rien voir.

Tous ces faits pourraient être certifiés par des personnes de toutes conditions et des deux sexes, mais outre que ce serait trop long, je juge inutile de le faire car, pour des faits de cette nature, quelques signatures de plus, qui ne sont connues qu'ici, ne pourraient avoir grand poids ; d'ailleurs, pour ceux qui s'occupent de l'étude de semblables phénomènes, le simple récit des faits doit suffire.

Il est regrettable que parmi tant de personnes venues à La Carata, il ne s'en soit trouvée aucune dont l'opinion ait pu être utile à la science.

Aussi mon plus ardent désir est-il que ce mauvais rapport, qui n'est que le résumé incomplet de faits survenus pendant quatre ans, puisse contribuer pour peu que cela soit, à l'éclaircissement de vérités méconnues aujourd'hui et pouvant être utiles au progrès humain.

Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'assurance de ma considération.

DOMINGO A. JIFONTÈS.

Post-Scriptum. — Le 12 septembre.

Ce rapport serait incomplet si je n'y ajoutais pas ce qui a eu lieu dernièrement.

rement. Mon désir de trouver une explication satisfaisante me fit avoir recours aux ouvrages de spiritisme qui traitent ce sujet. J'ai voulu savoir ce qu'il y avait de vrai quant aux évocations d'esprits.

Un premier essai, avec la petite table, ne donna aucun résultat ; mais une seconde fois, ce fut surprenant : j'avais obtenu que ma femme y mit les mains ainsi qu'une fillette de neuf ans. En la touchant seulement du bout des doigts, la table se mit à tourner avec une vitesse croissante.

Ma femme, très troublée, voulut se retirer ; mais sur mes instances, elle continua. On fit quelques questions et, à notre plus grand étonnement, des membres de notre famille, morts depuis longues années, nous adressèrent d'intelligentes réponses.

Mes deux sœurs et un frère, aveugle depuis quelque temps, sont catholiques à l'excès et ennemis du spiritisme dont ils ne veulent même pas entendre parler ; ils sont contrariés parce que je l'étudie. Cependant le résultat obtenu avec le guéridon excita leur curiosité. Ils voulurent assister à quelques expériences et furent obligés de se rendre à l'évidence. Ils demandèrent s'ils pouvaient correspondre au moyen de l'écriture et il leur fut répondu affirmativement ; au premier essai, le résultat fut immédiat. En résumé, huit personnes de la famille écrivirent et reçurent des communications curieuses et très contradictoires. Aux uns on disait que la doctrine spirite était très bonne et que la réincarnation était une vérité ; à d'autres, que Allan Kardec était un enjôleur, qui, à l'heure dernière, s'était repenti, on avait rétracté ses paroles.

Mon frère écrivait également. Il y avait tant de contradictions, les mensonges étaient si grossiers, que j'en fus effrayé j'exigeai qu'on ne fit plus d'évocations, par suite du danger que l'on courait d'être trompé. Les mensonges étant de plus en plus fréquents et grossiers, ces personnes cessèrent, non seulement leurs évocations, mais encore les prières qu'elles récitaient tous les jours pour l'esprit qui s'est présenté si longtemps à La Carata.

En voici le motif : mon frère assure qu'on lui a fait à l'oreille une communication, dans laquelle on lui disait, après lui avoir raconté les faits de sa vie, dont plusieurs avaient déjà été oubliés par lui : « C'est moi qui depuis longtemps suis dans ces lieux pour les perdre, je suis celui que l'on appelle frère en Jésus-Christ, ou le *mort* ; je suis Satan en personne et je ne serai satisfait que lorsque j'aurai atteint mon but ». Ceci a bouleversé mes frères ; leur foi catholique s'est exaltée, ainsi que leurs croyances aux peines éternelles, à l'enfer et au diable.

Ce qui m'a le plus surpris, c'est la puissance ou fluide magnétique de la fillette de neuf ans, qui a fait bouger non seulement le guéridon de dix-huit

pouces de diamètre, mais encore une grande table de six pieds de longueur sur trois de largeur, en bois lourd; elle avait les coudes appuyés sur cette table, et lorsqu'elle s'est redressée, la table s'est soulevée d'un côté et a frappé fortement par terre. Effrayée, la fillette sortit en courant et quelques personnes ont vu la table se mouvoir derrière elle.

On n'a pas fait de nouvel essai, car la jeune fille ne voudrait pas s'y prêter, et il ne pourra plus en être question non plus avec la famille.

J'envoie un rapport identique à celui-ci à la Société d'Investigations Psychologiques de Londres.

L. A. JIFONTES.

Tout spirite éclairé peut répondre à cette lettre intéressante, et c'est ce que nous avons fait

Traduit de l'Espagnol par LAMAZOU.

COMITÉ DE PROPAGANDE

Séance du 10 mars

Président : M. P. G. Leymarie ; Secrétaire : M. Puvis ; membres présents : Mmes Bérot et Poulain, MM. Auzanneau, Boyer, Camille Chaigneau, Gabriel Delanne, Laurent de Faget, Mongin, René Souchet, Warchavsky.

M. le capitaine Bouille, malade, s'excuse par lettre de ne pouvoir assister à la réunion.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté sans observations.

M. Laurent de Faget fait toutefois une remarque au sujet de la proposition de M. le commandant Duflhol dont il est question dans le procès-verbal. Si, comme on l'a dit à ce propos, les bons médiums et les communications irréprochables sont rares, pour sa part, il connaît un excellent médium avec lequel on obtient des communications vraiment remarquables et dignes en tous points d'être publiées. Il croit devoir signaler ce médium à M. Leymarie. Mlle Bérot appuie vivement le dire de M. Laurent de Faget.

M. Leymarie répond qu'il a reçu par l'entremise de M. Mongin quelques-unes des productions de ce médium et que la *Revue spirite*, dès qu'elle le pourra, en fera son profit.

Le Président donne lecture de la correspondance : M. Gardy, de Genève, est tout à fait partisan d'une large distribution des brochures de propagande. Il désirerait même qu'on pût arriver, au moyen d'une souscription, à distribuer gratuitement, soit « Le Spiritisme à sa plus simple expression », soit « Pourquoi la vie ». Il croit aussi qu'il serait d'une bonne politique d'abaisser le prix des ouvrages fondamentaux de la doctrine, non seulement pour les groupes et les adeptes, mais aussi pour le public. Il émet finalement le vœu qu'une réduction de prix du Livre du Congrès soit faite dans une mesure aussi large que possible, cet ouvrage très intéressant étant inaccessible à la majorité des bourses.

Satisfaction sera donnée à ce vœu.

M. Monclin, de Reims, dit que c'est par la propagande des journaux, livres et brochures que nous parviendrons à vulgariser la philosophie si consolante du Spiritisme. Il désire également qu'on diminue le prix du livre du Congrès, et croit qu'il serait bon d'adresser ce document aux bibliothèques publiques. Il attendra la décision du Comité pour en remettre, pour sa part, un exemplaire à six bibliothèques populaires. En ce qui concerne le journal à bon marché, qu'on établisse des dépôts dans chaque ville et que tous les journaux spirites y déposent une certaine quantité d'exemplaires à un prix relativement bas. La publication de Reims : « La pensée des morts » revient à plus de 0 fr. 10 c. avec couverture. M. Monclin pourrait la livrer sans couverture avec 50 0/0 de perte.

Le Comité prend bonne note de cette proposition.

M. Cadaux, de Toulouse, parle du bien qu'ont fait à Toulouse les conférences de M. Léon Denis. Il demande en terminant que le Comité de propagande fasse tous ses efforts en vue d'obtenir une édition populaire et à prix réduit de tous les ouvrages d'Allan Kardec.

M. le capitaine Renucci met gratuitement à la disposition du Comité de propagande 750 exemplaires d'un ouvrage qu'il vient de publier sous le titre de « Projet d'une constitution politico-sociale humanitaire ». Il donne des indications générales pour leur distribution, et il déclare en même temps qu'il prend seul, bien entendu, la responsabilité devant le public de ses doctrines socialistes et spirites, laissant libres les membres du Comité de faire individuellement ou collectivement les réserves qu'ils jugeraient convenables.

Sur la proposition de M. Laurent de Faget, le Comité décide que quelques-uns de ses membres prendront connaissance de l'ouvrage et en rendront compte à la prochaine réunion. En attendant qu'il prenne une décision, le Comité n'en adresse pas moins ses vifs remerciements à M. le capitaine Renucci.

M. le commandant Duflhol vient de traduire une brochure de M. Palazzi, brochure qui, suivant son expression, est la démonstration patente du peu de bonne foi des occultistes et de la vanité de leur doctrine. Il a adressé son manuscrit à M. Leymarie en exprimant l'espoir que le Comité, après en avoir pris connaissance, voudra bien se charger de l'impression.

M. Mongin, sans préjuger, bien entendu, la valeur de la brochure dont il s'agit, fait observer que le Comité de propagande sortirait de son rôle s'il se mettait sur le pied d'engager ou de patronner ouvertement des polémiques quelconques : il doit se borner à faire de la propagande.

Ce sentiment est partagé ; mais, sur la remarque faite par le Président qu'en tout cas on ne peut pas répondre à MM. Palazzi et Duflhol sans avoir lu la brochure, le Comité charge MM. Gabriel Delanne, Laurent de Faget et Puvis d'en prendre connaissance et de donner leur avis. La question sera résolue à la prochaine séance.

M. Mongin donne lecture d'une lettre de M. Bloume demandant un certain nombre d'exemplaires du « Spiritisme à sa plus simple expression » pour un groupe de Constantine.

M. Leymarie veut bien se charger d'envoyer à ce groupe 50 exemplaires de ladite brochure.

M. Warchavsky propose de remettre gratuitement des brochures aux kiosques qui en effectueraient la vente pour leur propre compte. Il s'offre de faire lui-même l'expérience qu'il préconise. Cette proposition est adoptée et 100 exemplaires de chaque brochure sont mis à sa disposition pour cet objet.

Le Comité voulant faire profiter les groupes ainsi que toutes les personnes qui s'intéressent à la question de la lecture du livre du Congrès de 1889 décide que cet ouvrage pourra désormais être livré à 3 francs *port payé en France et à l'étranger*.

En ce qui concerne les brochures : « Le Spiritisme à sa plus simple expression » et « Pourquoi la vie » les chefs de groupe voudront bien adresser leurs demandes à M. Leymarie et prendre note que les frais d'envoi seront à leur charge. Les groupes d'une même ville ou région auront donc intérêt à s'entendre pour faire centraliser les envois qui seront faits soit par la poste soit par chemin de fer, suivant l'importance.

La question de l'anniversaire du 31 mars est mise à l'ordre du jour; le Comité décide qu'il ne sera pas organisé de banquet à cette occasion : la réunion au cimetière reste fixée au 31 mars, à 2 heures précises.

La séance est levée à 11 heures.

Le Secrétaire : PUVIS.

CRIME DÉCOUVERT PAR UN RÊVE

Romanow : Cher monsieur et F. E. S. — Bien que la foi sans réserve dans les révélations obtenues en rêve doive être et est condamnée par tout homme raisonnable, il en est cependant de si extraordinairement véridiques, qu'elles méritent d'être mentionnées, ne serait-ce qu'à cause de leur rareté. Je viens de lire, dans le *Courrier de Varsovie*, numéro du 20 février, les détails de ce fait assez curieux :

« Découverte d'un crime au moyen d'un rêve. — M. G. propriétaire territorial du district de Farnow en Galicie, a perdu l'année passée 600 florins, en papier monnaie de 50 fl. chacun; étant entré chez le juif Kupsteiner, auquel il avait affermé une auberge, il lui raconta son accident. Un autre juif appelé Kozminger, assis dans la même chambre, pauvre marchand de peaux misérablement vêtu, s'approcha de M. G. et lui demanda comment était l'argent perdu? L'interpellé ne daignait pas répondre à cet homme sale et déguenillé, lorsque Kozminger retira de sa poche l'argent perdu et le restitua à son propriétaire. Touché par l'honnêteté d'un homme si pauvre, M. G. lui donna la moitié de la somme retrouvée. L'aubergiste Kupsteiner était présent à cette scène. Deux semaines après M. G. se réveilla sous l'influence d'un rêve, dans lequel il voyait Kozminger couvert de ses haillons, lui reprochant qu'il eût été assassiné grâce à ses 300 florins. M. G. fut effrayé un moment par ce rêve, mais il l'oublia bientôt, ayant beaucoup

d'affaires personnelles. Au bout de quelques jours, le même rêve se reproduisit. M. G. fit appeler son aubergiste pour le questionner au sujet du juif qui avait reçu les 300 florins, mais il ne reçut que des réponses évasives, l'aubergiste ne le connaissait pas, c'était un voyageur venu d'on ne sait où. Deux jours après, M. G. revit encore Kozminger, qui cette fois lui dit que c'était Kupsteiner qui l'avait tué. M. G. ayant fait sa déposition à l'autorité locale, une perquisition chez l'aubergiste fit retrouver les 300 fl. donnés; pendant l'enquête, Kupsteiner avoua son crime. Ces jours-ci (dit le journal) le tribunal de Farnow a condamné à l'unanimité le coupable à être pendu, sentence qui vient d'être exécutée aux environs de la ville de Farnow. »

Un fait curieux, dans cette relation, c'est la persistance de l'esprit à se manifester, pour forcer son bienfaiteur à agir, et lui prouver que son apparition en rêve était une réalité qu'on ne devait pas méconnaître.

Cher monsieur Leymarie, de cette histoire faites-en ce que bon vous semblera.

Agréez un salut fraternel de la part de votre serviteur.

Comte Henri STECKI.

LES TABLES TOURNANTES DU COLLÈGE

Au mois d'août 1865 je venais d'accomplir ma onzième année; je me trouvais avec mes frères au collège de N. E. des M... à Lyon. Privés depuis quatre ans du bonheur de voir nos parents qui étaient retournés à la Martinique, notre pays natal, nous avions pour nous garder, pendant les grandes vacances, deux jeunes ecclésiastiques, bien portants, alertes, à l'humeur point chagrine, enfin de *bons diables de gardiens*, comme vous allez le voir. Inutile de vous dire que nos devoirs, ainsi que la surveillance exercée sur nous, étaient moins sévères que pendant l'année scolaire. Un jour, nos deux abbés nous proposèrent, à notre vive surprise, de faire tourner une table et, nous donnant l'exemple, ils s'assirent autour d'une table de bois blanc, carrée, sur laquelle ils posèrent leurs mains à plat, tandis que nous, de notre côté, nous en faisions autant, de manière à former une chaîne continue et ininterrompue.

Ai-je besoin de vous dire que c'était la première fois que j'assistais à une pareille expérience et que j'entendais parler de spiritisme, aussi ma jeune imagination se promettait-elle monts et merveilles; ma curiosité était mise vivement en éveil.

Les tables tournent donc, pensais-je, comme la terre, comme les planètes? Mais comment et pourquoi tournent-elles? Cette mystérieuse énigme, je devais la résoudre dans la suite.

Au bout de quelques minutes, la table se mit à craquer, fit des efforts comme si elle voulait se démarrer du sol, puis tourna avec assez de facilité.

Et nos abbés joyeux de rire, et nous aussi, du succès de l'expérience. Jusque-là nous ne savions trop, mes frères et moi, à quoi attribuer la rotation de la table, mettant, bien entendu, toute idée de supercherie à part. Le fluide magnétique?... électrique?... ou tout autre agent inconnu était-il la cause du phénomène que nous venions de constater? Nous en étions là de nos conjectures, lorsque la voix de nos abbés vint nous tirer de notre étonnement, en dirigeant notre esprit vers un tout autre but et nous fournissant ainsi la clef du redoutable inconnu.

C'était la voix onctueuse de nos « gardiens » qui s'adressant à l'esprit (ainsi, pour eux, il y avait un esprit en cause), l'adjuraient de leur dire son nom au moyen de coups frappés avec la table. Ce fut là, pour moi, tout une révélation, on pouvait communiquer avec les esprits des défunts, de ceux qui nous ont précédé (« in hac lacrymarum valle ») et que nous devons tôt ou tard aller rejoindre.

Mais revenons à notre esprit qui devait être bien malin, celui-là, car interrogé par les abbés il répondit ce seul mot : démon. Il devait sans doute être aussi bon diable, car nos abbés se prirent à rire, à se tordre les côtes, puis paraissant saisis d'une terreur comique, ils se mirent à sauter, gesticulant et se démenant tellement qu'on aurait pu les croire à leur tour possédés. L'un d'eux, assurant même que la table était plus lourde, ouvrit avec circonspection le tiroir, se figurant que le « malin » devait y être logé, mais il ne trouva rien et les sauts et les rires de recommencer de plus belle. Bons diables, vraiment, nos abbés !!

Cependant cette première séance m'avait laissé profondément rêveur, ma jeune tête de onze ans se creusait pour démêler le vrai du faux et découvrir la vérité. J'avais déjà une aptitude marquée pour le magnétisme, cette science qui touche de si près au spiritisme. Je me posais donc ces diverses questions : 1° Le magnétisme ou fluide électrique animalisé (qui se trouve dans notre organisme) est-il capable, sous l'impulsion de notre volonté, de faire mouvoir à lui seul la matière inerte? ou bien est-il nécessaire à cette fin d'y joindre le concours d'un être dématérialisé ou spirituel, notre esprit servant d'intermédiaire et la table faisant office d'instrument de communication?

A cette question je répondais que le concours des esprits était nécessaire non seulement pour obtenir les divers modes de déplacement de la matière, mais surtout pour obtenir un entretien spirituel : « tout effet intelligent ne pourrait avoir lieu sans une cause intelligente » et la matière étant elle-même dépourvue d'intelligence.

2° Les évocateurs, c'était ainsi que j'appelais les « médiums », ont-ils le pouvoir qu'on leur prête, d'appeler auprès d'eux les esprits pour s'entretenir sur les choses de l'au-delà ou d'outre-tombe ? — Oui, évidemment, et de pareils faits ne sont pas rares dans les écritures saintes et dans l'histoire des divers peuples qui se sont succédé sur notre globe.

3° Les démons ou « mauvais esprits » ont-ils seuls la permission ou le privilège (?) (quel triste privilège serait-ce !) de se communiquer à nous, tandis que les bons esprits qui s'intéressent à notre avancement spirituel, à notre bonheur éternel, ne pourraient s'approcher de nous qui, alors privés de leurs sages conseils, de leurs bonnes exhortations et douces consolations, nous verrions exposés sans défense aux noires suggestions des « mauvais » et à toutes leurs malignités ? — Non, mille fois non ! répondais-je. L'infinie justice, l'infinie bonté, ne peut le permettre, cela serait en désaccord avec elle-même qui est immuable dans ses desseins. Alors, les apparitions relatées dans les Saintes Ecritures ainsi que dans la vie des saints passèrent une à une devant ma pensée, comme autant de preuves manifestes des communications de bons esprits.

4° J'abordai ensuite la question suivante : L'Eglise catholique défendant à ses fidèles les pratiques spirites telles qu'évocations, tables tournantes, etc. (lesquelles sont, à son point de vue, œuvres de Satan et consorts), pourquoi, me demandais-je, nos abbés à la garde desquels nous étions confiés (bons diables « gardiens » du reste !) nous conviaient-ils, de leur propre arbitre, à une séance « démoniaque » où ils revêtaient vis-à-vis de nous les apparences de « sorciers » en remplissant les premiers rôles ?...

Ne devaient-ils pas, surtout, si dans leur âme et conscience ils croyaient sincèrement à l'intervention de l'esprit infernal dans ces sortes de communication, se garder de nous enseigner pareil jeu qui n'était pas sans danger pour nos jeunes imaginations ? — Erreurs, préjugés, superstitions ! pensais-je. D'abord, du moment que les membres du clergé proscrirent le spiritisme, c'est qu'ils y croient naturellement et considèrent comme possibles et authentiques les faits qui s'y rattachent, mais encore faut-il pour eux que ces faits appartiennent aux leurs, à leurs saints et saintes, ou à des âmes pieuses ou privilégiées. En dehors de là, ce ne sont qu'apparitions d'êtres cornus ou maléfiques. Et de même « qu'hors de l'Eglise, pas de salut ! » de même prétendent-ils « hors de l'église pas de bonnes communications spirites, pas de spiritisme vrai ! » Alors ?... qu'avaient nos abbés ?... et quels motifs les poussaient à nous donner cette petite séance ? Était-ce par simple amusement ? ou bien pensaient-ils nous détourner, à l'avenir, de l'étude du spiritisme en nous voulant prouver que les tables tournantes n'étaient que

l'œuvre du démon? Qui sait, pensais-je, s'ils n'avaient pas dirigé les mouvements de la table en lui faisant épeler ce mot macabre qu'ils avaient peut-être présent dans l'esprit? En tous cas, et en admettant même qu'il y ait eu supercherie de leur part, l'effet était produit dans ma jeune imagination; un large horizon de toute beauté s'ouvrait devant moi et m'attirait, en même temps qu'un désir très vif s'emparait de moi, de me livrer dans la suite à l'étude des sciences occultes dont le spiritisme est la plus élevée et la plus consolante!

Bons diables « gardiens » vous m'en appreniez alors de belles au collège et combien ai-je aujourd'hui à vous remercier, vous dont les prédécesseurs, il y a quelques cents ans, renonçaient à croire que la terre tournait et condamnaient ce pauvre Galilée à se rétracter devant le tribunal de l'Inquisition; eh bien! par un juste retour des choses d'ici-bas, vous en êtes arrivé maintenant à croire que ce sont les esprits qui font tourner les tables, après avoir nié autrefois que des lois mathématiques fissent tourner la terre, comme elle tourne de nos jours et tournera longtemps.

Il est vrai, ajouterai-je que si vous vous étiez jadis permis d'avoir des rapports avec les esprits, vous auriez passé devant ce même tribunal inquisitorial, puis mis à la question, jugés comme suppôts de Satan, enfin, tout probablement, brûlés, comme votre ancien confrère Urbain Grandier, de regrettable mémoire. Mais rassurons-nous, grands et petits, car nous sommes dans le siècle du progrès, et la vérité, sortant des profondes ténèbres où elle était ensevelie depuis des siècles, commence heureusement à se faire jour et à illuminer les masses. Les temps si désirés viennent et ne sont pas si éloignés qu'on le pourrait croire, où tous les esprits sortis de la même source, rangés sous la même bannière de liberté et de fraternité, nous goûterons les bienfaits et les charmes d'une même doctrine qui sera LA RELIGION.

- Voici comment, en l'an de grâce 1865 et dans ma onzième année, je fus initié au spiritisme, cette reine des sciences, qui m'a donné les forces nécessaires pour lutter contre les difficultés et les tribulations de la vie, aussi, d'ineffables consolations dans les souffrances physiques et morales inhérentes à notre pauvre humanité.

J'ai obtenu, par des expériences psychiques répétées, la preuve irréfutable de l'existence de l'âme, de sa survivance au corps, de son immortalité et de la possibilité de se communiquer avec les esprits de nos chers disparus.

D'autre part, par suite de cette circonstance heureuse les « bons diables gardiens du collège » sont devenus (juste retour des choses d'ici-bas) mes

« bons esprits familiers » car après tout, je leur suis redevable de ma première notion de spiritisme; leur souvenir est présent quand je me livre à l'étude de cette science qui élève l'âme, en un vol sublime, vers les choses spirituelles, et lui faire pressentir ses destinées futures.

GASTON DE MESSIMY,
Médecin à la Vacquerie (Hérault).

SPIRITISME A SAN SALVADOR

(America Central) Groupe spirite Victor Hugo.

Monsieur : Je vous écris, Monsieur le Président, au nom du groupe que nous avons formé et dont vous avez pu voir le nom dans l'entête de cette lettre, et puis, vous assurer que nous serons très honorés si vous voulez bien me répondre pour me dire que vous en prenez note.

Nous sommes animés du désir de propager les doctrines spirites dans ce pays où il n'existe encore aucun centre analogue. Nous y sommes poussés par les nombreuses communications que nous font ces esprits, et dans lesquelles ils nous conseillent de mener à bonne fin notre projet; ils nous aideront toujours.

L'Esprit de Victor Hugo nous a fait l'honneur de nous demander *verbalement* de donner son nom à ce centre, nous disant qu'il se présentera toutes les fois que nous l'appellerons pour nous aider dans le noble but de l'apostolat, car c'est ainsi qu'il désigne la propagande des doctrines spirites.

Le mot *verbalement* que j'ai écrit plus haut pouvant vous surprendre un peu, je dois vous dire que les quatre fondateurs sont tous médiums, chacun d'une façon différente, trois sont écrivains, et l'un d'entr'eux, une dame, est de plus médium voyant, elle qui nous sert d'interprète et nous répète ce que les esprits veulent nous dire verbalement; elle seule, entend et voit; lorsque Victor Hugo se présenta, il nous fit par la bouche de cette dame, une véritable conférence, il est malheureux qu'on n'ait pu la sténographier.

Lorsque les esprits se présentent à elle et lui parlent, cette dame conserve son état naturel et cause avec nous, nous transmettant les réponses aux questions ou aux commentaires que nous faisons; elle ne ressent qu'un certain frisson au moment où les esprits vont se rendre visibles.

Quant à ma propre puissance de médium, elle est d'une espèce, non indiquée, dans les œuvres d'Allan Kardec que je ne connaissais pas lorsque les esprits se communiquèrent par moi, ce qui eut lieu, il y un an et demi, après avoir lu quelques numéros de la *Revue spirite*; ces doctrines me plaisaient, mais je ne m'y étais jamais attaché n'ayant jamais vu la moindre

preuve, je me figurais qu'il y avait beaucoup d'in vraisemblable dans ce que j'avais lu sur les phénomènes.

Après avoir lu une conférence, contenue dans un des numéros de la *Revue*, je m'arrêtai et me mis à réfléchir sur un paragraphe traitant de l'existence de forces impondérables dont la science ignore encore le mode d'emploi. Je dois vous dire que j'ai été très amateur et me suis un peu occupé de la direction des ballons ; à force de réfléchir sur l'existence de ces forces impondérables, je me disais : « Il n'est pas douteux que ces forces existent, on les sent, on en voit les effets dans la nature immense, je les vois dans mon imagination et le fluide développé par l'aimant qui attire le fer est une petite manifestation de cette force. Oui, ce phénomène d'attraction du fer par l'aimant, phénomène qui détruit la loi de la pesanteur, trace le chemin où il faut faire de grandes études et des recherches et lorsqu'on arrivera à connaître cette force, qui pour moi n'est autre que le fluide magnétique qui régit la marche harmonieuse de l'univers entier, on obtiendra sûrement la direction des ballons.

Lorsque j'eus achevé cette pensée, je sentis une force qui me poussa à faire un signe affirmatif avec ma tête, ce qui me surprit, m'impressionna même ; je repris la même idée, observant soigneusement si je serais obligé de répéter ce mouvement de tête et la même force se fit sentir de nouveau ; je continuai à leur poser plusieurs questions et suivant que les esprits voulaient affirmer ou nier, ils me faisaient répondre oui ou non toujours par des mouvements de tête. Dès lors, ils n'ont jamais manqué de répondre à mes questions et si je reste longtemps sans causer par la pensée avec eux, ils appellent mon attention en me faisant ressentir des sortes de secousses électriques plus ou moins fortes qui parfois même sont douloureuses lorsque je refuse de causer avec eux ; aussi puis-je vous affirmer que je les ai questionnés sur tout, depuis que Dieu tira le monde du néant, si le néant existe, ce qui n'est pas.

Comme ils me disaient que c'était possible, je leur demandai de me le faire dessiner ; ils y consentirent et je fus surpris de voir qu'ils poussaient ma main, me faisant faire un dessin que je croyais d'abord devoir représenter un ballon, mais, à mon grand étonnement, il en résulta une machine en forme de bateau qui aurait dû être en fer ; sa construction était extrêmement intelligente et comprenait une combinaison d'aimants positifs et négatifs, basée sur la force d'attraction et de répulsion développée par le fluide de chacun d'eux et en considérant comme réelle la résultante de ces diverses forces, on aurait pu diriger l'appareil en se servant des fluides des aimants pour le faire marcher, monter ou descendre à volonté.

Partant de cette base, je leur demandais si cette force serait capable de remplacer la vapeur; ils me répondirent que oui et me firent tracer un nouveau dessin, de combinaison différente, qui donnerait comme résultat une force incalculable, avec un petit volume et sans combustible. Je demandais ensuite le moyen de produire de la lumière et je fis un nouveau dessin encore différent, permettant de faire des lampes indépendantes d'une puissance bien supérieure à la lumière électrique et des petites lampes de poche pouvant être allumées à volonté. Je pensai devenir fou, me croyant déjà l'homme le plus célèbre qui ait jamais existé. Je confiai ces inventions prodigieuses à quelques amis, en leur en indiquant la provenance, car je n'en voulais tirer aucun mérite, craignant même d'affronter une semblable gloire sans la mériter; ils me prirent pour un fou et me plaignaient en cachette.

De crainte de vous fatiguer, je terminerai en vous disant que, comme dénouement, les esprits m'inspirèrent un rapport que je me reconnais incapable de faire, qu'ils m'ordonnèrent d'envoyer, avec les dessins, au grand inventeur du siècle. T. Edison, en laissant quelque chose à deviner sur les dessins et sur le rapport au sujet de la combinaison des électro-aimants, entre pôles négatifs et positifs et en me faisant signer « Un Spirite ».

Depuis, ils ne m'ont plus fait dessiner et je n'ai pas pu me rappeler les dessins quand j'ai voulu les recommencer; je les ai suppliés de me permettre de les refaire afin seulement de pouvoir les conserver, ils me disent qu'ils le feront quand il en sera temps. J'ai perdu la crainte de devenir fou; au contraire, j'éprouve une satisfaction inexprimable car je me considère en famille avec eux; ils me conseillent même pendant mon travail, sur tous les événements de ma vie; je les sens presque continuellement; les esprits de ma famille et d'autres me répondent, si élevés qu'ils aient été sur cette terre; comme preuve de leur identité, ils me disent seulement que c'est bien eux à qui j'ai voulu parler; je ne me risque guère qu'avec mes anciens amis ou ceux de ma famille. Ils m'embrassent et me donnent des baisers, m'obligeant moi-même à simuler une embrassade; ils me font croiser les bras sur sa poitrine, comme si je les serrais contre moi, parfois avec une force extraordinaire; ils me font serrer et mouvoir les lèvres comme pour imprimer un baiser, qui quelquefois résonne fortement; mais ils ne m'ont jamais conseillé que des choses dignes de l'homme le plus honnête.

Tous les fois que, dans nos conversations, un esprit se présente à la dame qui est médium voyant, elle le voit m'embrasser; je ressens en effet alors, de fortes commotions qui m'obligent à simuler une embrassade, tandis qu'elle voit les esprits m'embrasser.

Je ne vous citerai encore qu'un détail parmi tant d'autres, parce qu'il est d'intérêt général et encore plus humanitaire et que je crois devoir le signaler.

Quoique ne gardant pas le lit, j'étais gravement malade, car je souffrais d'une maladie devant amener un résultat fatal plus ou moins rapidement : faiblesse de l'épine dorsale, impuissance, anémie et de plus une fistule à l'anus. Je suppliai les esprits de me guérir, ce qu'ils ont fait avec un traitement indiqué par eux et que j'ai suivi. Ils m'ont signalé les médicaments que je devais prendre et à force d'observations, j'en ai déduit un mode spécial de guérison, basé sur des acides; j'ai déjà soigné plusieurs amis et d'autres personnes amenées par eux et si j'ai quelques doutes sur les médicaments que je dois appliquer, les esprits me disent ceux que je dois employer; j'obtiens des résultats merveilleux, guérissant des maladies incurables par ces remèdes connus. D'ailleurs, comme tout ce que les esprits m'ont indiqué, c'est d'une simplicité surprenante.

Au cas où vos désireriez d'autres détails, je me mets entièrement à votre disposition, car les esprits me conseillent d'agir ainsi; je ne veux pas de rémunération, je ne veux rien pour moi mais tout pour l'humanité, car je ne me reconnais aucun mérite.

Bien à vous ordres, je vous prie d'agréer, etc.

POST-SCRIPTUM. — Monsieur le Président, je vous autorise à faire l'usage qu'il vous conviendra du contenu de cette lettre, mais je vous prie de taire mon nom, car il n'est utile que comme garantie de certitude et de vérité de tout ce que je vous ai dit. — Vale.

SEÑOR DON A. E...

Traduit de l'espagnol par

LAMAZOU.

APPARITION D'UN PÈRE A SON FILS

De temps à autre, mais peu à la fois, je lis dans le magnifique livre : *Les miracles et le moderne spiritualisme*, où ce qui suit aurait occupé bonne place :

En 1874, sur les bords de la Saône, je parlais de spiritisme à un officier supérieur. Au cours de la conversation à laquelle il s'intéressait vivement, je dis que, dans certains cas rares, l'esprit d'un incarné pouvait se manifester, donner des conseils et même se montrer loin de sa carapace matérielle.

« Enfin, me répondit mon adepte, je puis m'expliquer ce qui, depuis 1854
« est un mystère pour moi. J'étais en Crimée, lieutenant de voltigeurs et
« chargé ce jour-là d'un service dangereux de tirailleurs qui devait durer

Journal de l'Esprit, 1874, t. I, p. 101

« quarante-huit heures. À peine arrivé sur le terrain, je vis mon père qui
 « me demanda de suivre ses conseils pour le placement de mes hommes, et
 « qu'aucun d'eux ne serait blessé. Il passa avec moi le temps de ce service,
 « disparut, au moment que j'en fus relevé, et aucun de mes hommes ne fut
 « atteint.

« Il est probable que mon père ne fut visible que pour moi.

« Mais comment venu et disparu ?

« Alors il habitait le Dauphiné, où, pendant l'absence de son *maris*, il
 « avait paru somnolent, préoccupé, mais nullement malade. Ce que j'ai
 « appris, de retour en France.

« Dans plusieurs lettres j'en exprimais ma surprise à ma femme sans natu-
 « rellement pouvoir expliquer ce phénomène, dont aujourd'hui, vingt et
 « un an après qu'il a eu lieu, vous me faites connaître la possibilité. »

Le lendemain je vis sa dame qui de point en point confirma les dires de
 son mari, puisqu'elle avait encore les lettres en question.

Tu conviendras qu'il y avait là pour n'importe quel homme motif extraor-
 dinaire d'étonnement.

Commandant DEPRIMOS.

N. B. — En patronnant le dictionnaire des dictionnaires de Paul Guérin,
Henri Durville, qui vend l'ouvrage au rabais, se garde bien de dire que la
 publication en est faite sous la direction d'un des *Camériers du Pape*, et que
 c'est le recueil lexicologique et encyclopédique le plus complet, le plus exact,
 le seul chrétien; mais il le vante autrement.

C. D.

LE SPIRITISME EN SUÈDE

UN CAS INTÉRESSANT DE TÉLÉPATHIE POSTHUME. — M. Aksakoff raconte dans
 le « Rébus » un cas de télépathie posthume, observé par lui à Gottenbourg,
 Suède, dans les conditions suivantes : Mme E., employée aux Ecritures
 dans le bureau de M. Fidler, était en train de répondre à une lettre d'affaires
 lorsque sa main écrivit machinalement le nom de *Sven Stromberg* qui lui
 était complètement inconnu, de même aux personnes qu'elle questionna.

On avait organisé dans la maison de M. Fidler des séances spirites et de
 photographie transcendente, auxquelles M. Aksakoff prenait part. A la
 prochaine séance on questionna le médium, au moyen de l'écriture auto-
 matique, sur la signification de ce nom : *Sven Stromberg*. La main du
 médium écrivit en anglais : « *Stromberg, désire que vous disiez à ses proches*
qu'il est mort le 13 mars, à Visconsin. Il me semble que c'est bien ce qu'il
a dit. Il n'a pas pu lui-même se communiquer, et lorsqu'il en a fait la ten-
tative, il y a de cela un mois, il me paraît qu'il a dit avoir résidé à Jemland. »

Existe-t-il un pareil endroit ? Dans tous les cas il est mort, sa femme avec ses enfants, demeure en Amérique.»

M. Fidler observa ce qui suit : « S'il est mort à Jemtland (province en Suède) nous devons nous procurer l'adresse de sa femme.

Réponse du médium : « Non, il est mort en Amérique, mais ses amis demeurent ici. Je ne connais pas leurs adresses, mais je tâcherai de les avoir. Jusqu'ici je n'ai jamais songé à lui ».

On procéda ensuite aux expériences photographiques, on opérait de la manière suivante : Le cabinet du médium était formé d'un paravent à quatre panneaux, dont les deux intérieurs formaient le fond ; les deux autres, les parois ; le tout présentait une espèce d'armoire, avec un rideau en place de porte. M. Aksakoff ne considéra pas les résultats obtenus en cette circonstance comme étant un cas de photographie transcendente, car, au moment d'ouvrir le rideau, à la clarté du magnésium, on aperçut au-dessus de la tête du médium quelque chose de blanc et une tête humaine. L'appareil et les plaques étaient fournis par M. A. et ses compagnons d'expérience.

Voici toutefois, la réponse du médium écrivain, Mme E. : « Ce portrait, c'est Stromberg, je vous en ai entretenu, ce n'est pas à Visconsin, mais à New-Stockholm qu'il est mort, non le 13, mais le 3 mars ; aussi, n'est-ce pas à Jemtland, mais à Jemtland, à Stroms-Stoking qu'il demeurerait, il en est parti pour l'Amérique en 1886. Il était marié, père de trois enfants, et il est mort, honoré et pleuré de tout le monde. Ça doit être tout ! Ah ! voilà encore : il vous en veut, parait-il, de ne pas vous être davantage occupé de lui. »

Nouvelle question de M. Fidler : « A qui enverrons-nous la photographie ; est-ce à sa femme ? »

Réponse du médium : « Ma foi, vous avez l'oreille aussi dure que l'airain ; je vous ai dit que, des amis, ici, ne savent pas qu'il est mort, mais sa femme le sait, il me semble. Si vous envoyez la photographie à Stroms-Stoking, ou Stroms-Stoking (je ne sais plus), alors vous apprendrez quelque chose. Vous pourrez également écrire à sa femme, si bon vous semble. Il dit que puisque tout le monde le connaissait, quelqu'un le reconnaitra. Il m'est tout à fait étranger, mais s'il est vrai qu'on le pleure à ce point, il se trouvera des gens qui seront heureux d'avoir de ses nouvelles. »

Le ton humoristique de ces réponses ne laissait entrevoir rien de sérieux, ce qui n'empêcha pas M. Fidler de recueillir des renseignements en Suède et en Amérique, et voici le résultat de ses démarches :

Le prêtre du bourg Strom, dans le nord de la Suède, lui répondit qu'il n'avait pu trouver le nom de Stromberg dans les registres paroissiaux. Le comité des émigrants, à Gotenbourg, lui répondit qu'un endroit nommé

New-Stokholm, n'existait pas en Amérique; cette localité n'était, du reste, indiquée sur aucune carte géographique.

Six semaines plus tard, M. Fidler reçut une lettre de son ami, M. Olea, consul de Suède à Winipeg, auquel il s'était adressé; que tout ce que contenait sa lettre, à lui, Fidler, était l'exacte vérité: le fermier **Sven Stromberg** qui avait quitté sa patrie (Strom-Socken, à Jemtland, Suède, en 1887), est mort le printemps dernier dans la colonie de New-Stokholm, près Assinibois, laissant sa veuve, avec trois enfants.

La colonie susnommée n'avait été fondée qu'en 1886.

Le fait fut publié dans le journal *Manitoba Free Press*, du 9 juillet 1890, et le 8 août, M. Fidler reçut une lettre d'un des résidents de New-Stokholm, ami personnel à M. Stromberg; ce M. Axel Stenberg, certifiait que **Sven Stromberg** était mort le 31 mars.

Le 8 septembre, une nouvelle lettre du prêtre de Strom, communiquait qu'il avait réussi à éclaircir l'affaire. Le nommé Stromberg était un M. **Sven Ersson**, en Amérique, il prit le nom de Stromberg.

Il est important de constater que tous les faits communiqués par le médium se sont confirmés. La différence de la date de la mort de Stromberg: le 31 au lieu du 3 ou 13, est d'une grande importance; il en appert que le nom du défunt a été tracé par le médium trois jours après la mort (le 3 avril) ce qui exclut toute possibilité d'avoir reçu des nouvelles de l'endroit même, New Stockholm étant situé dans une contrée inculte et éloignée d'une communication postale régulière.

LES VOYANTS

Il est un certain nombre de personnes douées d'une étrange faculté, elles voient très distinctement ce que d'autres, qui ont pourtant bonne vue, ne voient pas. Cette faculté n'a pas pour cause une illusion d'optique, ni des visions plus ou moins chimériques, ceux qui la possèdent voient réellement et leur regard pénètre dans les profondeurs du monde invisible. Leur faculté qu'on peut appeler heureuse, — car c'est un vrai bonheur, selon moi, de pouvoir soulever un coin du voile qui cache les mystères de la nature, leur faculté dis-je, n'est pas constante, du moins chez le plus grand nombre; elle est simplement intermittente. L'histoire cite un certain nombre de voyants, dont le plus célèbre est Samuel; plusieurs prophètes passaient aussi pour voyants et il y eut un temps où chez les Juifs on distinguait entre les voyants et les prophètes proprement dits. Les voyants voyaient dans le présent ce que d'autres ne voyaient pas et les prophètes voyaient, lisaient

dans l'avenir et faisaient des prédictions qui se vérifiaient bien des années après. L'antiquité païenne compte plusieurs sybilles qui étaient de véritables voyantes; parmi les enchanteurs et les magiciennes du moyen âge, il y avait aussi des voyants. Dans les temps modernes on ne cite que la voyante de Prevorst, ce qui n'empêche pas qu'il existe dans les campagnes et dans les villes une foule, une kyrielle de voyants et de voyantes dont la réputation ne s'étend pas au-delà du village ou de la rue qu'ils habitent. Que peuvent voir ces voyants et ces voyantes dont vous parlez? me demandera-t-on. Je répondrai : ils voient les invisibles, une foule d'êtres de différentes formes et statures qui ont des figures souvent bizarres, quelques fois même effrayantes. Ils voient aussi, et c'est le cas le plus fréquent, des fantômes. Supposez une maison hantée par un esprit pervers, par un de ces esprits qui aiment à troubler, à terrifier les paisibles locataires d'une maison. Les armoires pleines de vaisselle sont jetées à terre, le linge est dispersé de tout les côtés, les fauteuils, les canapés, les tables sont renversés. Les lustres décrochés du plafond par une main aussi malicieuse qu'invisible tombent sur le plancher. Les bibelots, les objets d'art précieux qui ornent la cheminée de votre chambre, ou de votre salon sont secoués et brisés. La police que vous appelez à votre aide et les sceptiques prétendent que c'est un garnement habile à se bien cacher qui commet tous ces désordres chez vous, tandis que les âmes pieuses et les superstitieux affirment que tout cela est l'œuvre du démon. Comment vérifier si vous êtes victime d'un esprit malfaisant ou d'un vaurien en chair et en os? Vous vous rappelez qu'un de vos amis qui passe pour quelque peu démonomane ou superstitieux vous a parlé d'un voyant de sa connaissance dont il vous a donné l'adresse. Vous faites venir ce voyant, il se rend à votre appel à l'heure précisément où l'invisible se livre à son sabat, et le voyant reconnaît un fantôme à forme humaine qui allonge sa griffe impalpable, intangible sur tous les objets à sa portée et les faits danser. Le voyant le voit, mais n'ayant nulle autorité sur ce méchant espiègle il ne peut qu'être témoin de ses tristes exploits sans qu'il lui soit possible d'y mettre obstacle. Vous savez que vous êtes victime d'un esprit mal intentionné, dépourvu de toute enveloppe charnelle; la police qui surveille tous les gavroches du quartier qu'elle a en suspicion ne peut en prendre aucun sur le fait; vous êtes obligé d'attendre avec résignation qu'il plaise à votre persécuteur de cesser son triste jeu. Etre voyant n'est pas un privilège particulier à l'espèce humaine, les animaux comptent également parmi eux des voyants. Dans son numéro du 21 mars, le *Light* de Londres parle d'un fort bouledogue qui a découvert un fantôme qui hantait une maison et dont

l'apparition causait de l'effroi à quelques personnes qui le voyaient. Il ne se contentait pas, quand il daignait se faire voir, d'errer dans les corridors, il se faisait par son tapage entendre de ceux qui n'étaient pas assez voyants pour l'apercevoir. Toute la maison était dans l'appréhension, et un des locataires qui attribuait le bruit tout simplement à un mauvais farceur lâcha son bouledogue dans la maison, à l'heure où suivant les rapports de ceux qu'il traitait de superstitieux, le fantôme faisait sa ronde et son tapage. L'animal parcourut hardiment la maison qu'il fit retentir de ses aboiements féroces, puis tout d'un coup il s'arrêta, sa queue se dissimula entre ses jambes, il semblait frappé de terreur, ses yeux étaient fixés en l'air, tout son poil se hérissa, il tremblait de tout ses membres, et il prit la fuite. On conclut que si cet animal excellent et intrépide gardien de la maison de son maître, redouté des rodeurs et des mendiants avait été terrifié, c'est qu'il avait aperçu le fantôme. L'article que je viens de citer a pour titre : « *can animals see spirits?* les animaux peuvent-ils voir des esprits ? » Les chevaux aussi bien que les chiens ont parmi eux des voyants, et ces terreurs dont se sentent saisis quelques-uns d'entre eux, alors que personne n'aperçoit sur le chemin aucun objet qui puisse les justifier, peuvent être imputées à des fantômes ou à des êtres du monde invisible qu'eux seuls peuvent voir.

Un médecin de campagne habitait un village où la maison d'un cultivateur aisé avait été incendiée. Un cheval qui se trouvait dans l'écurie et qu'on n'avait pu sauver à temps avait été complètement brûlé. Le médecin passant quelques jours après devant la maison incendiée, dans sa voiture, son cheval qui jusque là ne s'était jamais montré sensible à la peur, s'arrêta tout à coup, refusa d'avancer et parut saisi d'effroi. Il se cabrait presque et reculait. Le médecin ne comprenant rien au caprice de son cheval jusque-là doux et obéissant tourna bride et prit un autre chemin. Il voulut plusieurs autres fois repasser devant la maison où avait eu lieu l'incendie, toujours le cheval manifesta la même terreur. Le docteur campagnard très sceptique ne savait que penser de ce changement. Une bonne femme du village qui passait pour sorcière et voyante lui dit que, si l'animal montrait cette frayeur c'est qu'il voyait sur le chemin le fantôme du cheval victime de l'incendie. « Chaque fois que je passe devant cette maison, » continua la bonne femme, je vois ce fantôme et quand je ne le verrai plus, » je vous le dirai et vous passerez sans que votre cheval ait peur, » Quoique tout à fait incrédule à l'endroit des sorciers et des voyants, le bon docteur suivit le conseil de la bonne femme. Un bon mois après, celle-ci lui annonça qu'elle ne voyait plus rien et lui assura qu'il pouvait passer. Le docteur, en

effet, à partir de ce jour passa dans sa voiture devant la funeste maison sans que son cheval manifestât la moindre frayeur. Donc, il y a parmi les animaux, aussi bien que parmi les hommes des privilégiés qui voient ce que d'autres ne voient pas et ont droit au titre de voyants si apprécié dans l'antiquité.

Les anciens regardaient comme favoris de la divinité ceux qui avaient reçu de la nature une faculté étrange, singulière qui les distinguait de leurs semblables, ils leur paraissaient marqués du sceau divin et ils les honoraient tout particulièrement. Les modernes ne sont pas aussi pieux ou aussi superstitieux : celui qui voit ce que d'autres ne voient pas, celui que l'on appelle voyant est considéré, surtout si c'est un pauvre diable, comme un aliéné et plus d'un jouissant d'une grande réputation dans le menu peuple n'a pas tardé à être consigné dans un cabanon et soumis au régime des douches. Je me suis laissé dire qu'il y avait dans les Hospices d'aliénés pas mal de gens très sains d'esprit, du reste, qui passaient pour fous et qui n'avaient d'autre tort que de voir, d'entendre, de sentir ce que le commun des hommes ne voit, n'entend, ni ne sent. Dans le grand monde on est plus indulgent, on ne vous enferme pas, mais on dit. « Ce pauvre X... quel dommage ! il a pourtant de l'esprit et du bon, mais il y a des moments « où il est terriblement visionnaire ». Quand ce pauvre X... apprend les discours qui courent sur son compte, il se tient pour averti et il a soin de ne plus se vanter de cette heureuse faculté dont il avait fait étalage jusque-là, il l'a garde dans le silence. On dit alors qu'il est guéri, qu'il a repris possession de tout son bon sens, que son mal n'était que passager. Il est dangereux de trop bien voir, de trop bien entendre, de trop bien sentir.

HORACE PELLETIER, à *Madou*.

Conseiller d'arrondissement, officier d'Académie à Condé par les Montils (Loir-et-Cher).

DE LA LÉVITATION

On appelle lévitation, la faculté de s'élever et de demeurer suspendu en l'air, sans aucun support.

« A toutes les époques, dans tous les pays, on la trouve signalée dans des conditions telles que l'hypothèse d'une supercherie ou d'une hallucination aussi générale est impossible à admettre. » (Commandant de Rochas. — Forces non définies.)

En voici quelques exemples :

Jacollot. (Voyage au pays des fakirs charmeurs).

« Au moment où il (Covindassamy) me quittait pour aller déjeuner et

faire quelques heures de sieste, ce dont il avait le plus pressant besoin, n'ayant rien pris et ne s'étant pas reposé depuis vingt-quatre heures, le fakir s'arrêta à l'embrasement de la porte qui conduisait de la terrasse à l'escalier de sortie, et croisant les bras sur la poitrine, il s'éleva ou me parut s'élever peu à peu sans soutien, sans support apparent, à une hauteur de vingt-cinq ou trente centimètres. Je pus fixer exactement cette distance grâce à un point de repère dont je m'assurai pendant la durée rapide du phénomène. Derrière la fakir, se trouvait une tenture de soie servant de portière, rouge-or et blanc, par bandes égales, et je remarquai que les pieds du fakir étaient à hauteur de la sixième bande. En voyant commencer l'ascension, j'avais saisi mon chronomètre. La production entière du phénomène, du moment où le charmeur commença à s'élever à celui où il toucha de nouveau le sol, ne dura pas plus de huit à dix minutes. Il resta à peu près cinq minutes immobile dans son mouvement d'élévation. »

Sainte-Thérèse, sa vie écrite par elle-même.

« Souvent, mon corps devenait si léger, qu'il n'avait plus de pesanteur : quelquefois c'était à un tel point que je ne sentais plus mes pieds toucher à terre. Tant que le corps est dans le ravissement, il reste comme mort et souvent dans une impuissance absolue d'agir. Il conserve l'attitude où il a été surpris ; ainsi il reste sur pied ou assis, les mains ouvertes ou fermées, en un mot, dans l'état où le ravissement l'a trouvé.

« On ne peut presque jamais résister au ravissement. Parfois je pouvais opposer quelque résistance, mais comme c'était en quelque sorte lutter contre un fort géant, je demeurais brisée et accablée de lassitude. D'autres fois, tous mes efforts étaient vains ; mon âme était enlevée, ma tête suivait presque toujours ce mouvement sans que je pusse la retenir, et quelquefois même mon corps était enlevé de telle sorte qu'il ne touchait plus à terre... Lorsque je voulais résister je sentais sous mes pieds une pression étonnante qui m'enlevait. »

En parlant de Home, M. W. Crookes dit :

« Les cas les plus frappants d'enlèvement dont j'ai été témoin, ont eu lieu avec M. Home. En trois circonstances différentes, je l'ai vu s'élever complètement au-dessus du plancher de la chambre. La première fois, il était assis sur une chaise longue ; la seconde, il était à genoux sur sa chaise, et la troisième, il était debout. A chaque occasion, j'eus toute la latitude possible d'observer le fait au moment où il se produisait. »

« Il y a au moins cent cas constatés de l'enlèvement de M. Home qui se sont produits en présence de beaucoup de personnes différentes... rejeter l'évidence de ces manifestations équivaut à rejeter tout témoignage humain, quel qu'il soit, etc., etc. »

Impressions de M. Home : « Durant ces élévations où l'évitation, je n'éprouve rien de particulier en moi, excepté cette sensation ordinaire dont je renvoie la cause à une grande abondance d'électricité dans mes pieds ; je ne sens aucune main me supporter... Je suis en général soulevé perpendiculairement, mes bras raides et relevés par dessus ma tête, comme s'ils voulaient saisir l'être invisible qui me lève doucement du sol. Quand j'atteins le plafond, mes pieds sont amenés au niveau de ma tête et je me trouve comme dans une position de repos. J'ai demeuré ainsi souvent suspendu pendant quatre ou cinq minutes. Une seule fois mon ascension se fit en plein jour, c'était en Amérique. J'ai été soulevé dans un appartement à Londres, Stoaue Street, où brillaient quatre becs de gaz... »

M. de Mirville (Des Esprits) affirme avoir vu dans un salon magnétique très avancé « des somnambules voler autour des lustres. »

M. Lafontaine (l'art de magnétiser) :

« ...Après avoir produit un état cadavérique, j'ai placé le haut de la tête d'une jeune fille sur le bord d'une chaise, de sorte qu'il y eut à peine la moitié de la tête qui touchât, puis l'extrémité des talons sur une autre chaise, Quoiqu'il n'y eut que ces deux points d'appui, j'ai agi fortement sur les pieds, et tout à coup ils se sont élevés ensemble, le corps n'ayant d'autre appui que la tête. »

Le Dr Charpignon, dans son livre : Physiologie, médecine et métaphysique du magnétisme, cite les faits suivants qui lui ont été certifiés par M. Bourguignon, négociant à Dijon.

« 1° J'ai encore ce sujet à ma disposition et huit fois sur dix cette expérience réussit.

« 2° M'étant aperçu que ses membres suivaient, quand je le désirais, tous mes mouvements, je me suis avisé de les attirer ; différents essais ayant réussi, je voulus voir si je pourrais opérer une ascension complète. Je plaçai ma main à deux ou trois pouces de l'épigastre, et le corps entier perdit terre et demeura suspendu.

« 3° Jusqu'à présent je n'ai vu et produit ce fait sur aucun autre sujet. M. Théron de Montauban, avec qui je suis lié et qui s'est occupé de magnétiser d'après mes conseils, m'a assuré avoir obtenu le même résultat sur une somnambule ; je ne l'ai pas vu, mais je le connais trop homme d'honneur pour altérer la vérité.

« J'ajouterai que la personne que je magnétise ayant eu, il y a six semaines, une fluxion de poitrine, j'ai cessé, pour ne pas la fatiguer, de l'enlever horizontalement ; je place maintenant ma main au-dessus de sa tête et lui fais perdre terre, de manière à pouvoir passer plusieurs fois la main ou ma canne sous ses pieds. »

Remarquons par les quelques exemples précités que la lévitation se produit principalement : 1° dans l'extase religieuse — saints, saintes — fakirs; 2° dans le somnambulisme provoqué par les passes; 3° dans certaines réunions spirites, par l'accumulation des fluides des assistants.

En chacun des sujets soulevés, il y a absorption et certainement pléthore de fluide vital, — d'atmosphère odique — ainsi que l'appelle M. Reichenbach.

Chez l'extatique, la force vitale dévolue à la vie active, étant à peu près sans emploi, se dégage facilement et en assez grande quantité, selon le sujet.

Celui-ci, inconsciemment, ou sciemment comme le fakir, agit de même que le magnétiseur et trouve en lui l'excès d'Od nécessaire à la lévitation.

..... Les sensitifs de M. Reichenbach « voyaient dans le corps humain, la partie de la tête et du tronc luire d'un feu bleuâtre et leur partie gauche d'un feu jaune rougeâtre, de telle sorte que la première paraissait bien moins brillante que la seconde. De même les pieds et les mains du côté gauche étaient plus brillants que ceux du côté droit. Les mains, éclairées par leur propre lumière, paraissaient transparentes comme lorsqu'on les place devant une lampe et chaque doigt avait un prolongement luisant qui atteignait parfois la longueur du doigt lui-même. Cette atmosphère odique s'apercevait également autour des autres parties du corps, mais sur une épaisseur d'autant moindre que la partie avait moins de saillie; son éclat et sa nuance variaient suivant les individus et l'état de santé de ces individus. »

L'homme, comme les animaux du reste, est donc toujours entouré d'effluves plus ou moins fortes.

Si par une cause accidentelle, ces effluves s'accumulent, il peut (j'allais dire il doit) se trouver baigné dans une atmosphère odique assez dense pour neutraliser momentanément les lois de la pesanteur.

Un corps, dans l'eau, perd de son poids, un poids égal au volume de l'eau qu'il déplace.

C'est probablement une loi similaire qui permet la lévitation, non seulement de l'homme, mais d'une table, d'une chaise etc., etc.

En somme, nous pensons que la lévitation, ainsi que bien d'autres phénomènes, sont une réclame des invisibles pour attirer l'attention et secouer l'indifférence.

Ceci est dit sans intention de nuire à la doctrine dont nous sommes un partisan convaincu. Il possède assez de manifestations indiscutables pour se passer de la lévitation. Nous croyons du reste qu'elle peut être très souvent dirigée par une intelligence occulte. Tous les phénomènes spirites se produisent, comme elle, à l'aide d'un intermédiaire quelconque, fluidique

ou solide. Le magnétisme, l'hypnotisme, la suggestion, l'écriture avec ou sans le concours de la main, la table parlante, etc., etc., en donnent des preuves. Il faut seulement savoir dégager le fait physique de la direction invisible qui s'en sert. Ainsi :

M. Chevillard affirme « qu'il suffit de faire communiquer avec le sol, par un fil de cuivre, une table qui frappe des coups sous l'influence d'un médium pour que tout battement cesse ». C'est parfaitement admissible au point de vue spirite, quoi que le commandant de Rochas dise « qu'il a eu l'occasion deux fois d'essayer l'expérience et qu'elle n'a pas réussi. »

Le médium dont parle M. Chevillard n'obtenait évidemment de correspondance que par l'intermédiaire du fluide dont la table était chargée. C'est à l'aide de ce fluide que l'Esprit pouvait se révéler.

Un laiton conducteur enlève cet intermédiaire, l'Esprit devient impuissant à se communiquer.

Il en eût été de même des expériences de M. Bourguignon ; si, après avoir magnétisé son sujet, il avait fait dévier le fluide, il n'eût pu le soulever sans contact.

E. SCHOPIN.

L'ÉCHELLE DE JACOB

Le pied dans le chaos, le front dans la lumière,
L'échelle va du gouffre à la splendeur première,
Et l'ombre aspire au jour et le sombre à l'azur.
Jacob voulait monter, pensant être assez pur,
Mais un ange arrêta son projet téméraire,
Et le fit retomber lourdement sur la terre.
L'image nous convient : l'idéal nous sourit,
Et nous voudrions bien y baigner notre esprit.
Le bonheur est là-haut, l'instinct le dit. — Sans doute,
Un vague souvenir nous en montre la route ;
Nous connaissons le ciel pour l'avoir habité ;
Jadis, notre horizon était illimité,
Et des esprits heureux nous avons vu la gloire ;
Et quand leur souvenir hante notre mémoire,
Las de souffrir en bas, vainement nous voulons
Du mystique ascenseur gravir les échelons.
Pour vivre dans l'azur il faut en être digne ;
Si l'homme a pu déchoir, il faut qu'il se résigne

A subir la géhenne où l'on vit loin de Dieu.
Mais comment pourra-t-il sortir de ce milieu
Où l'esprit se lamente, où la raison chancelle,
Où l'être ne croit plus qu'au mal qui le harcèle?
Où tout souffre! — Pourquoi souffrir? — Pour progresser!
Si le mal nous étreint il faut le terrasser.
Sachons que le progrès conduit à Dieu lui-même;
L'échelle touche au sol où gronde le blasphème,
Mais la tête, au zénith, voit les grands horizons;
En bas sont les frimas, là-haut les floraisons,
Et l'on n'y parvient pas sans avoir l'âme pure;
Non, tant que la douleur fait sentir sa morsure,
L'on n'y peut pénétrer, étant trop imparfait.
Même en ayant l'horreur du crime et du forfait,
L'âme qui n'aurait pas la blancheur de l'hermine
Ne pourrait refléter la lumière divine;
Il faut être à la fois savant, humble et moral,
Pour affronter l'éclat du céleste idéal.
Il faut faire le bien en s'oubliant soi-même :
Une bonne action vaut mieux qu'un bon poème;
Il faut beaucoup apprendre en évitant l'orgueil :
Pour l'esprit imparfait c'est le plus grand écueil.
— Eh bien, croyez-vous donc qu'une seule existence,
Vide parfois, le plus souvent sans importance,
Puisse fixer le sort pendant l'éternité?
A quoi donc servirait votre immortalité?
Le progrès est si lent et la vie est si brève!
Vous n'en profitez guère, et lorsqu'elle s'achève
Qu'avez-vous donc appris? Qu'avez-vous oub
L'avenir au passé serait bien mal lié
Si la mort, qu'on nous dit être réparatrice,
Condamnait sans appel; cette libératrice
Ne vous apprendrait pas ce que vous ignorez;
Non, vous êtes dans l'ombre et vous n'en sortirez
Qu'en naissant de nouveau. — Vous reviendrez encore
Au milieu des trésors que la rouille dévore,
Pour comprendre qu'il faut en détacher vos cœurs.
Oui, sceptiques, malgré vos sarcasmes moqueurs,
Il faudra revenir pour brûler vos idoles.

Le fardeau de la vie est lourd pour vos épaules,
 Et vous rêvez peut-être un repos éternel;
 Vain espoir, le destin, fatidique et cruel,
 Jamais ne vous oublie au sein de la tourmente,
 Et vous fait surnager sur la vague écumante.
 Vous mourrez pour renaître et pour monter vers Dieu ;
 Progressez donc ! Allez vers le mirage bleu !
 L'échelle de Jacob est l'éternel symbole :
 Le bonheur est en haut, la terre est son école.

A. M. VERRIEUX.

MAISON HANTÉE, RUE DUCOUÉDIC

COMPTE-RENDU

Mme Boll, âgée de 79 ans, mais parfaitement conservée et jouissant de la plénitude de ses facultés, habite avec deux enfants adoptifs, Lucien Charton, âgé de 14 ans et Gabrielle Charton, âgée de 12 ans, un petit rez-de-chaussée composé de deux pièces, en contrebas du sol, au fond de la cour de la maison n° 38 de la rue du Couëdic.

Le dimanche 3 janvier, des faits étranges commencèrent à se produire dans cette habitation.

Vers 7 heures du soir, Mme Boll étant dans sa chambre a entendu remuer la table de la cuisine et un bruit semblable à celui que ferait une chaise en tombant.

Elle est allée aussitôt voir ce que c'était, et elle a vu un tabouret qu'elle avait placé sous la table renversé.

Elle l'a relevé et il s'est renversé de nouveau sous ses yeux; remis sur ses pieds, il est encore tombé.

Étant retourné dans sa chambre elle a trouvé plusieurs chaises renversées sur le dossier, mais elle ne les a pas vues tomber.

Elle est allée ensuite se coucher avec Gabrielle.

Lucien s'est couché dans la pièce qui sert de cuisine et où s'étaient produits les phénomènes que nous venons de relater, mais il a laissé sur la table une bougie allumée.

Bientôt il a vu un bol qui était sur la table bondir en l'air, puis tomber à terre et se briser.

Il a eu peur et il a appelé Mme Boll en lui criant ce qu'il venait de voir.

Ses cris ont été entendus de M. Guesnain, tourneur en optique, qui habite l'étage au-dessus.

Aussitôt, Mme Boll et Gabrielle sautaient à bas de leur lit et couraient vers la porte de leur chambre, d'où elles ont vu le tuyau du poêle de la cuisine s'ébranler, et sa partie enfoncée dans la cheminée sortir du mur et tomber à terre, pendant qu'un pot à eau plein d'eau qui était sur la cheminée et une marmite en terre percée sur une petite table étaient jetés à terre et mis en pièce; qu'un vase de nuit plein d'urine sortait de lui-même de dessous une marche en bois, établie devant la porte d'entrée, venait au milieu de la pièce et s'y brisait; qu'un cadre et une cage d'oiseaux pendus au mur étaient décrochés et jetés en bas.

Tout cela avait été fait très rapidement, de sorte que, lorsque M. Guesnain que tout ce tapage avait fait lever et descendre, est arrivé dans la cuisine, Mme Boll était encore dans sa chambre nouant les cordons de son jupon et ayant Gabrielle en chemise à ses côtés. — M. Guesnain a vu à terre les débris des objets cassés et le cadre et la cage décrochés.

Il était environ 11 heures.

A partir de ce moment, le calme s'est rétabli dans le logement et n'a plus été troublé pendant le reste de la nuit.

Le lendemain matin Mme Boll a prévenu le concierge, M. Guérin, de ce qui s'était passé, et celui-ci, pressé d'en avoir la preuve s'est dirigé aussitôt vers le logement et trouvant que la porte résistait à sa poussée, il s'est introduit dans la pièce par la fenêtre, et a vu, lui aussi, à terre les débris des objets détruits ou déplacés.

Le lundi (4 janvier) vers 3 heures de l'après-midi, le jeune Lucien arrivait à la maison, suivi de sa sœur qui était restée à quelques pas derrière lui avec une autre personne.

Comme il ouvrait la porte, il a vu une armoire placée en face, se pencher en avant et voyant qu'elle allait tomber, il s'est précipité vers le meuble pour en empêcher la chute.

Ce balancement de l'armoire a été précédé d'un bruit que Lucien compare à un sourd grondement de tonnerre.

Mme Boll ayant ouvert l'armoire a vu que les verres et les assiettes qui s'y trouvaient étaient renversés et elle les a portés dans l'autre pièce au bas de la croisée.

Parmi ces objets se trouvait un saladier à parois très épaisses et contenant cinq oranges.

M. Guesnain qui était dans la chambre avec Mme Boll, les enfants, Mme Levieux et Mlle Adèle Carpentier, regardait le saladier, quand tout à coup il entendit le bruit d'un choc produit sur ce saladier, bruit semblable à un coup de pistolet. Il s'est approché ainsi que le jeune Lucien du saladier

et tous les deux ont remarqué qu'il portait un éclat qui ne s'y trouvait pas auparavant et, ayant voulu le prendre pour l'examiner, ils l'ont vu cassé nettement en deux parties égales dont les coins correspondants étaient ébréchés. En attendant le bruit du coup invisible frappé sur le saladier, Mme Levieux a été saisie de peur et s'est sauvée.

Dans la nuit du lundi au mardi, Lucien et Gabrielle ont couché chez M. Guesnain, à l'étage supérieur et dans la chambre située au-dessus de leur cuisine où était l'armoire. Ils ont été réveillés par un bruit qui leur semblait produit par un fort coup de poing sur la porte de cette armoire. Mme Boll était allée couchée chez un voisin. Il n'y avait donc personne dans cette pièce.

Le lendemain *mardi*, vers 7 heures du matin Mme Boll étant allée ouvrir son armoire, a vu que les quelques objets qu'elle y avait laissés étaient renversés.

Dans sa chambre, elle a vu, peu de temps après, un verre qui était sur sa commode, frappé d'une manière invisible, se briser instantanément en mille morceaux, qui sont tombés sur le marbre, autour du pied de ce verre.

Le même jour vers 10 heures du matin, le concierge, M. Guérin, ayant avec lui M. Bugeaud épicier, 39, rue du Coëdic, M. Ernest Delaunay, 40, même rue et un marchand de bois, a placé un verre sur la même commode et deux ou trois minutes après le verre s'est enlevé et est allé heurter le bois du lit, en produisant un bruit qui a fait remarquer le phénomène par toutes les personnes présentes et est allé tomber sur le lit, sans être cassé.

M. Boll en le prenant s'est aperçu de la présence, sur le lit, d'une paire de ciseaux qui, un instant avant, se trouvaient dans une boîte placée sur la commode. Pendant ce temps M. Guérin et M. Bugeaud se tenaient près de la porte de la chambre et Gabrielle était derrière eux.

Une tasse et sa soucoupe, placée, avec une carafe sur la commode, a été enlevée de dessus la soucoupe et jetée à terre où elle s'est brisée.

La carafe s'est renversée trois fois sur le marbre de la commode sans se casser.

Un coucou-réveil s'est renversé trois fois sur son cadran.

Un globe en verre recouvrant un bouquet de fleurs artificielles s'est fendu en haut transversalement et sa partie supérieure est tombée.

Dans l'après-midi, le bas du même globe s'est fendu et les morceaux sont tombés sur le marbre.

Les verres de plusieurs cadres pendus au mur ont été brisés.

M. Théodore Georges, rue du Coëdic, 40, étant venu, dans l'après-midi, vers 3 heures, chez Mme Boll, avec M. Guillard, 46, même rue, et Mlle Adèle

Carpentier, rue de la Tombe-Issoire, toutes ces personnes ont vu le verre d'un cadre se briser sous leur yeux.

M. Georges affirme qu'il remarquait très attentivement le cadre depuis un moment, lorsqu'il a entendu un bruit semblable à celui d'un coup de poinçon porté sur un verre; il s'est aussitôt approché du cadre et a remarqué que le verre portait un petit trou comme aurait pu en faire la balle d'un pistolet et que de cette ouverture partaient de nombreuses félures. L'image n'était pas du tout altérée.

Deux minutes après, il a entendu le bruit d'un second choc, suivi de la chute d'un morceau de verre.

Lorsque la vitre du cadre a été brisée, Mme Boll et ses enfants étaient dans la pièce voisine.

En présence de ce désordre et de ces dégradations, Mme Boll a emporté chez M. Georges tout ce qui dans son mobilier était susceptible d'être brisé, c'est-à-dire le reste de sa vaisselle et quelques tableaux.

La journée du *mercredi* et la nuit suivante se sont passées sans incident.

Dans la *nuit du jeudi au vendredi*, Lucien a couché dans la cuisine (où se trouve l'armoire) et Gabrielle dans la chambre.

Mme Boll a passé la nuit sur une chaise, dans la cuisine.

M. Guenain a entendu de chez lui, à 3 ou 4 heures, l'armoire bouger trois fois, et lorsqu'il est entré, le matin, à 7 heures, chez Mme Boll, celle-ci sommeillait sur sa chaise. S'étant réveillée, elle lui a dit qu'elle avait vu l'armoire se pencher en avant et que, craignant qu'elle ne tombât, elle en avait approché sa table, sur laquelle elle avait, pour plus de sûreté, tassé un matelas pour faire muraille.

Vendredi. — M. Guenain qui, la veille, avait placé cinq petites bouteilles sur la commode, pour voir ce qui en résulterait, a trouvé une de ces bouteilles renversée, mais intacte, sur le marbre.

Dans la nuit de *vendredi à samedi*, M. Moscatel et M. Dubois (de l'*Intransigeant*) sont restés sans lumière dans la chambre de Mme Boll. Ils auraient, nous a-t-on dit, entendu comme le bruit d'un pas, que Mme Boll, qui était couchée, mais éveillée, aurait entendu également.

Le lendemain (*samedi*), on a remarqué que le marbre de la commode était fendu et qu'un morceau était détaché.

Mais cet accident peut s'expliquer par ce fait que, la veille, une dizaine de personnes étant venues ensemble demander des renseignements sur les événements des jours précédents, plusieurs se sont assises sur la commode et que leur poids a fort bien pu produire la cassure du marbre.

Depuis *samedi*, Mme Boll et ses enfants n'ont plus rien remarqué d'extraordinaire.

Les éléments de la relation qui précède ont été fournis dans la soirée de mardi 12 janvier, par Mme Boll et ses enfants adoptifs Lucien et Gabrielle Charton, par M. Guérin, concierge de la maison, et par les voisins de Mme Boll, MM. Guensin et M. Th. Georges, en présence de M. le D^r Dariex, MM. Mangin, Auzanneau, Bouvery et le D^r Chazarain, lesquels certifient ce compte rendu véritable.

D^r CHAZARAIN.

AUZANNEAU.

E. BOUVERY.

L'UNITÉ DE LA VIE

Passé, présente et future.

OU L'IMMORTALITÉ INDIVIDUELLE ET COLLECTIVE.

Je crois à la vie passée, présente et future.
Je crois que ce qui est contient le résumé de
ce qui fut et le germe de ce qui sera. Je crois
que le passé et l'avenir de ma vie sont en moi
et constituent ma vie présente.

Enfantin (La vie éternelle).

Hier n'est plus, aujourd'hui passe, demain se
montre et se survivra; il portera la marque
des jours précédents. Préparons donc au temps
fugitif, le futur éternel.

AUX LECTEURS. — Socrate disait à ses juges : « Athéniens, je vous estime et je vous honore; toutefois, j'obéirais plutôt à Dieu qu'à des hommes. Vous m'offririez en vain de me renvoyer absous à la condition que je cesserais de philosopher, car jusqu'à ma dernière heure, je dois tenir, à chacun de ceux que je rencontrerai, mon langage ordinaire: Oh! mon ami, comment ne rougis-tu point de ta manière de vivre? Amasser des richesses, acquérir du crédit et des honneurs; voilà ce qui t'occupe, tandis qu'oublieux de ton âme, tu ne songes point à la perfectionner. »

Rappelons-nous ce conseil que donnait à ses concitoyens le plus sage des Grecs, et nous ne regretterons pas le temps employé à la lecture de quelques pages ayant pour objet l'âme humaine ainsi que ses facultés de progrès et d'amélioration.

Il s'agit pour chacun d'observer le monde qui l'entoure, d'étudier ses pareils et de scruter sa propre conscience.

Quiconque voudra bien se livrer à cet examen des faits, arrivera, suivant nous, à cette conviction : que l'homme est âme avant d'être corps; que le but de la vie terrestre ne saurait être atteint par un seul passage dans une enveloppe charnelle, et que, lors de son apparition sur cette terre, nul d'entre nous, peut-être, ne sortait des pures sources de la vie spirituelle, c'est-à-dire n'était un être neuf dont la conscience, à son début, prenait la direction d'une activité morale faisant son premier pas.

La démonstration irréfutable de ces vérités est, nous le pensons, fournie par l'iné-

galité trop visible et presque sans limites de nos puissances de juger et d'agir, ainsi que par les déféctuosités des meilleurs et l'infirmité des plus intelligents devant leurs passions.

Quoi qu'il arrive, nul ne trouvera mauvais qu'un de ses semblables tente de lui exposer les faits concernant, à ses yeux, la preuve d'une vie antérieure à la naissance du corps ; essaie de lui montrer que cette préexistence de notre individualité justifie seule les conditions de la vie présente, suite de celle qui fut et cause de celle qui sera. Personne ne blâmera celui qui croit savoir, de manifester le désir d'amener les autres à dire avec lui, que la croyance à la vie future est insuffisante pour une bonne direction de la vie, et qu'accepter une continuité d'existence dont le passé, le présent et l'avenir sont les phases diverses, c'est, pour l'homme, posséder, avec la raison d'être de sa situation actuelle qui est un effet, la véritable règle de sa conduite de chaque jour, d'où sortira son avenir.

P. FÉLIX COURTÉPÉE, *avocat*.

N. D. L. R. — Voici un in-18 de 220 pages, dû aux méditations d'un sage, d'une âme honnête et virile qui donne largement, à tous, la science de la vie qu'elle a pu acquérir.

Il faudra, chers lecteurs, méditer avec M. Courtépée, remercier ce spirite militant de la première heure ; il a entr'ouvert sa main qui était pleine de vérités, en se disant que chacun se doit à tous. Allan Kardec, son ami, le remerciera pour son dévouement à la cause.

Ce volume, ce bon conseiller, coûte 1 fr. 50, soit, 1, rue Chabanais, à la librairie spirite, soit chez M. Grange, 97, boulevard Montmorency.

AUX LECTEURS : Voici un livre (*La Bien-Aimée*) écrit de main de maître, un livre de bonne foi du maître penseur Gilbert Augustin Thierry ; chacun voudra connaître cette œuvre, en tirer large profit ; nous en ferons le compte rendu le mois prochain.

L'auteur, on le sent vivement, cherche sa voie et veut que sa conviction soit certaine et s'étaye sur des faits. C'est un investigateur.

Cherchez et vous trouverez, a dit l'évangéliste ; cherchons.

Nous offrons à nos lecteurs la préface suivante de la *Bien-Aimée* :

« Ce livre est une profession de foi littéraire.

« Le « naturalisme » a vécu, et voici qu'une jeune école se lève, ardemment éprise du seul Idéal. Aujourd'hui, un irrésistible mouvement nous emporte vers ces mystérieux horizons, ces nuées aux ténèbres pourtant lumineuses où semble se complaire le Grand Inconnu. On cherche à découvrir, on veut enfin « savoir » on ose interroger l'Au Delà!...

Excelsius! Plus haut, encore plus haut! est le cri qui partout, maintenant, se fait entendre.

A peuple d'un temps nouveau âme nouvelle; et l'âme d'un peuple parle tout entière dans sa littérature... Déjà le xx^e siècle s'annonce par une clameur poussée vers l'infini de Dieu.

Credo quia absurdum! fut l'arrogant défi jeté à la face des sages par ces fous, les messagers de la Bonne Nouvelle; et l'absurdité même de ce qu'ils annonçaient fit tomber à genoux le vieux monde païen, torturé par le scepticisme... Nous aussi, le doute nous désespère; mensonge ou vérité, nos cœurs ont besoin de croire, ils souffrent de ne plus pouvoir s'absorber, s'anéantir dans la foi. Eh bien, l'occulte est là, prêt à nous accueillir en ses fascinants abîmes. *Credo quia absurdum!* Pourquoi donc l'antique et audacieuse devise ne serait-elle pas aujourd'hui la nôtre (1)? » (Prix : 3 fr. 50.)

NÉCROLOGIE

A Schaerbeck les Bruxelles, est décédé à 48 ans, le 11 mars, *M. A. C. Boyard*; ce fut un ingénieur et chimiste éminent, un homme de rare mérite, doux et bon, brave, courageux pour rendre hommage à ce qui lui parut être rationnellement une vérité. A l'époque du procès des photographies spirites, lorsque des F. E. S., passionnés et égarés, se faisaient une arme de ce procès pour satisfaire leurs rancunes, *M. Boyard* affirmait le fait des photographies transcendentes; cela ne se peut oublier. Expérimentateur rigoureux, il avait obtenu dans son laboratoire la preuve que nos chers disparus se présentaient avec leur caractéristique, comme physionomie et costume. Un bon souvenir à ce cher esprit, si noble, tout à fait indépendant.

Madame Bourlé, née *Huré*, est décédée le 8 mars 1892, à 43 ans; à *M. Bourlé* et à ses enfants le salut affectueux de leurs F. E. S.

A *Sanheid-Hembourg*, près Liège, Belgique, s'est désincarné un ancien et dévoué spirite, *M. SIMON PIETTE*, président d'honneur de l'*Union Spirite Liégeoise*. Nous avons connu cet adepte courageux à Liège, nous lui adressons notre meilleur souvenir; nos frères de la Belgique ont dû lui faire un enterrement spirite et parler sur sa tombe, avec la bonne parole qui est due aux défenseurs fidèles de notre cause.

(1) *La Bien-Aimée* (*Revue des deux Mondes*, décembre 1891), *Rediviva*, la Rédemption de Larmor (*Nouvelle Revue*, 1883 et 1882). L'auteur de ce volume revendique sa place parmi les ouvriers de la première heure.

Le Gérant : H. JOLY.



M. ALFRED REYBAUD, magnétiste conférencier et expérimentateur de la salle du Boulevard des Capucines, et de notre ancien salon du N° 5 de la rue des Petits Champs a fait l'acquisition de l'Etable laiterie modèle, Boulevard Bineau, 109, dans l'île de la Grande Jatte, à Neuilly sur-Seine.

Nous pouvons assurer nos F. E. S. qu'ils trouveront là du lait pur d'excellente qualité et un lait spécial pour les malades et pour les enfants, livrés à domicile deux fois par jour dans Paris.

Demander par carte postale.

Soins dévoués à donner à des enfants ou à des personnes convalescentes chez Mme Vve Choron, à Pimprez, par Ribécourt. (Oise).

OUVRAGES POUR DAMES

Hautes fantaisies en broderies au passé; tapisseries anciennes et modernes de tous styles. Nouveautés sur drap, canevas Pénélope. Point de Hongrie, chiffres et armoiries. Réparations de tapisseries et broderies anciennes.

CONDITIONS SPÉCIALES POUR NOS SŒURS SPIRITES

Nous recommandons à toutes les dames les charmants travaux qui se trouvent tout échantillonnés, à des prix modérés chez Mme CUCNET, 8, rue d'Aboukir, Paris.

M. J. M. Salluard, 22, rue de la Folie-Méricourt, demande un emploi dans une industrie ou commerce quelconque, soit pour faire des courses, quelques écritures ou comme garçon de bureau.

URGENT

Un de nos correspondants de COGNAC nous prie d'ouvrir une souscription, pour Mile Naux, 3, rue Mercœur à Nantes (Loire-Inférieure), qui a sa vieille mère à sa charge et se trouve dans la plus grande détresse; nous prions nos frères et sœurs en croyance qui peuvent le faire, de lui envoyer directement leur offrande.

Les *Annales des Sciences psychiques*, dont le plan est le but sont tout à fait nouveaux paraissent tous les deux mois depuis le 15 janvier 1891. Chaque livraison forme un cahier de quatre feuilles in-8° carré, de 64 pages, renfermé sous une couverture.

Elles rapportent, avec force preuves à l'appui, toutes les observations sérieuses qui leur sont adressées, relativement aux faits soi-disant occultes, de télépathie, de lucidité, de pressentiments, de mouvements d'objets, d'apparitions objectives.

En dehors de ces recueils de faits, sont publiés des documents et discussions sur les bonnes conditions pour observer et expérimenter, des analyses, des bibliographies, des critiques, etc., (Dirigé par le Dr DARLÉV.)

Abonnements, un an, du 15 janvier, 12 francs; la livraison, 2 fr. 50.

48, rue Monsieur-le-Prince.

INSTITUT LIBRE DE LA RIVE GAUCHE

Leçons et cours de Français et de Diction.

Préparation aux examens.

Conversation, Lecture, Diction, gratuit les jeudis soir de 8 à 10 heures.

BUREAU DE TRADUCTION

Leçons de langues vivantes, rédaction d'actes, etc.

PENSION EN FAMILLE, 48, rue Monsieur-le-Prince.

M^{me} Vve Gourson 178 bis, rue de Vaugirard. Maison d'opération et de convalescence, 10 francs par jour. Pension de famille de 150 à 200 fr. par mois.

PENSIONS DE FAMILLE RECOMMANDÉES

DIRIGÉES PAR DES DAMES SPIRITES :

Madame POENON, 7, rue Clément-Marot, maison de premier ordre.

Madame REIGNIER, 10, rue Châteaubriand, maison très bien tenue.

Madame RAULOT, 3, rue Berryer (avenue Friedland) prix modérés, 6 fr. par jour au 5^e, 10 fr. par jour aux autres étages, ce qui suffit aux personnes qui aiment la quiétude sans de trop grandes dépenses.

ELIXIRS DEFINOD : *Recommandations :* Prier les malades fiévreux et anémiques, qui ont perdu la mémoire et les forces en général, d'écrire à M. Definod, quai Pierre-Scize, 77, à Lyon (Rhône), ou à son dépositaire, M. Balagairie, rue Lanterne, 16, à Lyon. — 3 fr. 50 élixir à boire. — 5 fr. élixir pour frictions. Le prix du colis postal en plus, 1 fr.

Si on persévère prudemment, on se débarrasse des scories qui s'opposent à l'état sanitaire le plus satisfaisant ; la sortie des boutons étant du meilleur augure, diminuer alors un peu, tous les huit jours, la dose d'élixir, et le prendre dans une tasse contenant du lait coupé d'eau de mauves.

Dans les cas de fièvres paludéennes intenses au moment de l'accès, prendre trois cuillerées à bouche d'élixir ; il ne doit être versé dans le lait qu'au moment où le degré de chaleur permet de le boire ; commencer par une petite quantité d'élixir, demi-cuillerée à bouche et aller en augmentant, jusqu'à deux cuillerées à bouche : on obtient vigueur nouvelle, appétit énorme, sommeil profond, gaieté et un entrain extraordinaires :

Commandant DEPRIMOS (à Bessenay, Rhône).

CABINET MÉDICAL DU CALVAIRE (ancien cabinet Bagnard) : Traitement par les produits spéciaux du D^r GORGET.

Les cas nombreux de guérisons obtenues chez des malades désespérés et abandonnés comme incurables, ont donné depuis de longues années une réputation universelle aux produits du D^r GORGET.

Cette médication remarquable qui a pour base des plantes médicinales dont les propriétés sont éprouvées par une longue expérience, consiste principalement en purgatifs amers, en toniques, en dépuratifs, en résolutifs et en reconstituants.

Les principales préparations du D^r GORGET sont : La liqueur purgative amère ; le sirop dépuratif et reconstituant ; la pommade résolutive et détersive, à la Grande pharmacie, 16, boulevard des Filles-du-Calvaire.

Consultations (méthode Bagnard), 8, boulevard des Filles-du-Calvaire, de 2 heures 1/2 à 5 heures, excepté le jeudi et le dimanche

Paris. — Typ. A. DAVY, 52 rue Madame.

Ouvrages d'ALLAN KARDEC sur le Spiritisme

Le Livre des Esprits (Partie philosophique), contenant les principes de la doctrine spirite. — Vol. in-12, 33^e édition. Prix : 3 fr. 50 c.

Edition de luxe reliée avec portrait de l'auteur. Prix : 5 fr.

Le Livre des Médiuns (Partie expérimentale). Guide des médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestations, 1 vol. in-12, 20^e édition. Prix : 3 fr. 50.

L'Evangile selon le Spiritisme (Partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le Spiritisme. 1 vol. in-12, 20^e édition. Prix : 3 fr. 50.

Edition de luxe, reliée avec portrait de l'auteur. Prix : 5 fr.

Le Ciel et l'Enfer, ou la Justice divine selon le Spiritisme, contenant de nombreux exemples sur

la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre, 1 vol. in-12, 11^e édition. Prix : 3 fr. 50.

La Genèse, les Miracles et les Prédications selon le Spiritisme, un vol. in-12, 8^e édition. Prix : 3 fr. 50.

Œuvres posthumes d'Allan Kardec, contenant sa biographie et le discours prononcé sur sa tombe par Camille Flammarion. Prix : 3 fr. 50.

Le répertoire du Spiritisme, par M. Crouzet, avocat, 3 fr. au lieu de 5 fr. Guide précieux pour les spirites qui veulent faire des recherches dans les treize premières années de la *REVUE* et les six ouvrages fondamentaux.

Le Livre des Esprits, des Médiuns, Ciel et Enfer, en anglais, reliés, 3 vol. Prix : 9 francs chacun

ABRÉGÉS

Qu'est-ce que le Spiritisme ? Introduction à la connaissance du monde invisible ou des Esprits, 1 vol. in-12, 37^e édition, 1 fr.

Le spiritisme à sa plus simple expression. Exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations. Brochure in-18 de 96 pages, 15 cent., 0 fr. 20 port payé : vingt exemplaires, 2 francs ; par la poste 2 fr. 60 cent.

ÉDITIONS EN LANGUES ANGLAISE, PORTUGAISE ET RUSSE

Résumé de la loi des phénomènes spirites, Brochure in-18, 10 centimes ; par la poste 15 centimes.

Caractères de la révélation spirite. Brochure in-18, 15 cent ; par la poste 0 fr. 20 ; vingt exemplaires, 2 francs ; par la poste, 2 fr. 60 cent.

EN VENTE : Buste d'Allan Kardec.

Bronze de 0m. 90 de hauteur ; 50 francs. Emballage : 2 fr. »
— 0m. 20 — 30 — — 2 fr. »

Portrait-carte d'Allan Kardec, 4 fr. — Carte album 2 fr. »

Grand portrait d'Allan Kardec 9 fr. 50

Portrait du Curé d'Ars 1 fr. »

Tableau-gravure du Médium Fabre 5 fr. »

Portrait du Dr Demeure 1 fr. »

Christ, 3 grandeurs : 5 fr., 3 fr. 50, 1 fr. 50.

5 photographies spirites, 3 grandes, 2 petites, obtenues par

William Crookes.....

8 fr. »

3 dessins médianimiques de Victorien Sardou.....

6 fr. 50

Vallès. — *Entretiens sur le Spiritisme*, 1 fr. 50.

E. Nus. — *Choses de l'autre monde*, 3 fr. 50.

Secret d'Hermès, 3 fr.

Mme A. Bourdin. — *La Médiumnité au verre d'eau*. — *Les deux Sœurs*. — *Entre deux Globes*. — *Le Souvenir de la Folie*. Chaque vol. in-18, 3 fr. *La Consolée*, 1 fr. 25. Pour les enfants, 2 francs.

Femme et la Philosophie Spirite, 2 fr.

Après la mort, 2 fr. 50. — *Cherchons*, 2 fr. 50.

— *Spiritisme et Catholicisme*, 1 fr. 50. —

Miracles et Spiritualisme moderne, 4 fr.

— *Groupes spirites*, 50 cent.

Le Spiritisme devant la Raison (les Faits,

la Doctrine). par Tournier. 2 fr.

Messie de Nazareth, par Louise Jeanne, 2 fr. 50

Causeries spirites, id 2 fr. 50

La religion de l'avenir, par M. de Nartzoïff. 0 fr. 50.

La Chute originelle, par J. E. Guillet, 3 fr. 50.

La pluralité des Mondes habités, par C. Flammarion, 3 fr. 50.

L'esprit consolateur, par Marechal, 4 fr.

Les derniers jours d'un Philosophe. 3 fr. 50.

Le Surnaturel, par François Vallès, inspecteur général des ponts et chaussées, 2 fr. 25.

Lettres à Marie sur le Spiritisme, 1 franc

Lettres aux paysans sur le Spiritisme. 1 fr.

Tables tournantes, par l'abbé Almignani, 0 fr. 50.

Choix de dictées spirites, Dr Wahu, 1 fr.

Leçons de spiritisme aux enfants, par Bonnefont, 0 fr. 25.

Discours prononcés pour l'anniversaire de la mort d'Allan Kardec (1849), avec gravures, 60 cent. *franco*. — Discours anniversaires. 1875-1874, 50 pages de texte. 20 centimes *franco*.

Le Spiritisme dans la Bible, par Stecki. 1 fr.

La Raison du Spiritisme, par M. Bonnamy. 3 f.

Les conférences spirites de l'année 1882, F. Vallès. 1 fr. — Année 1883, 2 fr.; année 1884, 2 fr.

L'Ame à travers l'histoire, de E. Bonnemère, 3 fr. 50.

Le spiritisme dans l'histoire, par Gustiniani, 3 fr. relié.

Le spiritisme ou Fakirisme occidental, par le Dr Gibier. 4 fr.

Les quatre Évangiles, par Roustaing, avocat à Bordeaux. 8 vol. 7 fr. 50.

Fables et poésies diverses, par l'esprit frappeur de Carcassonne. In-12. Prix : 2 francs.

Mirette, roman spirite, 2 fr.

Les Vies mystérieuses, 6 fr.

Thérapeutique magnétique, par Cahagnet 5 f.

Recherches sur le spiritualisme, par W. Crookes, 3 fr. 50, relié 4 fr. 50.

Les Grands Mystères, par Eug. Nus, 3 fr. 50.

La Vision du Prophète, 1 fr. 50.

Psychologie transformiste, par Bourges, 4 f.

Études spirites du groupe Bisontin, 1 fr.

Études économiques du groupe Bisontin, 60 cent.

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

Le Messager. Journal bi-mensuel, Liège (Belgique). Prix : 5 francs par an pour la France. *Librairie spirite*.

Le Moniteur Spirite et Magnétique, bi-mensuel, r. de Mérode, 100, à Bruxelles (Belgique), 2 fr. 60 pour la Belgique, 3 fr. 50 pour l'étranger.

Le Spiritisme, organe bi-mensuel, 5 fr. par an pour la France, 6 francs pour l'étranger. Passage Choiseul, 39, Paris.

Les Sciences mystérieuses, rue des Fabriques, 17, à Bruxelles, 2 fr. 60, revue mensuelle. Écrire à M. Léonard de Selliers, 17, r. d. Fabriques.

La Lumière, Revue mensuelle. France, 6 fr. — Union postale, 7 fr.; — 97, boulevard Montmorency. Paris-Auteuil.

L'Initiation, revue indépendante des hautes études. J. PAPUS, 14, rue de Strasbourg, à Paris, 10 fr. — Un numéro, 1 fr. — Mensuel.

Le Voile d'Isis. Journal hebdomadaire. 5 fr. par an. 29, rue de Trévise.

Lux, bulletin de l'Académie internationale pour les études spirites et magnétiques. Roma (Italia) 10 fr.; étranger, 13 fr.

La Religion laïque, 3, rue Mercœur, à Nantes, 5 francs par an : étranger 6 fr.

Philosophie générale des étudiants Swedborgiens libres, revue trimestrielle, 4 fr. par an, à Noisy-le-Roy, chez M. Lecomte (S.-et-Oise).

Le Devoir. Journal des Réformes sociales, à Guise (Aisne), Paris, *Revue Spirite*. — Un an, 10 fr. — Europe, 11 francs. — Autres pays, 13 fr.

L'Etoile. Journal mensuel. M. RENÉ CAILLÉ, à Avignon (Vaucluse). 4 fr. par an. Un numéro : 60 c.

Psychische Studien Monatliche Zeitschrift. Directeur Alex. AKSAKOF, St-Petersbourg. Oswald Mutz, Leipzig Lindenstrasse, 4. Preis halbjährlich, 5, Reichsmark.

Journal du Magnétisme, 23, rue St-Merry, Paris, 6 fr. par an, Union postale, 7 fr.

La pensée des Morts, 1 fr. 50, place de la République, pavillon de Mars, Reims (Marne).

L'avenir de l'humanité, organe mensuel du groupe spirite et magnétique de Louai, directeur J. Jésupret fils.

Le journal spirite de l'Est, organe de l'Union spirite de Reims, rue Gambetta, 28, M. Monclin. 1 fr. 50 par an, paraît tous les 3 mois.

The Theosophist. A Monthly journal, devoted to oriental art, literature and occultism, conducted by H.-P. Blavatsky, at Madras. India. 25 fr. par an.

Op de Grenzen, van Vwee Werelden à la Haye (Hollande).

Le Religio Journal, Philosophical. One copy, one year in advance including postage, 83, 15. Publishing House at Chicago-Illinois (Etats-Unis).

The Banner of Light, journal paraissant tous les samedis à Boston, Massachusetts (Amérique du Nord), 9 Bosworth. 2 50 dollars.

The medium and Daybreak, S. Burns, 15, Southampton Row, Holborn, W. C., double sheet. Price, 1 d. 1/2.

Light, 4, Ave Maria-lane, E. C. street, London, Angleterre. Hebdomadaire recommandé.

The Harbinger of light, mensuel, à Melbourne, Australie. — 8 francs par an.

Revista Espirita, par trimestre 6 rs. Barcelone, riera de San-Juan, 31. Etranger et pays d'outre-mer, par an, 46 rs.

Revista Espirita, Buenos-Ayres.

Annali dello Spiritismo in Italia, 12 livraisons par an, 8 francs. Turin, via Bogino, 23. Typogr. Bailloni.

El Criterio espiritista, revue mensuelle, à Madrid (Espagne), 6 pesetas. — France, 10 francs.

— Une fois par mois.

Reformador, Rio-de-Janeiro.

El buen Sentido, Calle Mayor, 81, 2 à Lerida (Espagne).

Luz de l'Alma, à Bu

Constancia, à Buenos-Ayres, 40 pesos.

La Fraternidad, à Buenos-Ayres, par trimestre, 20 cts.

La Vérité, à Buenos-Ayres, un an s. m/n, 1.60.

La Nueva Alianza, à Cienfuegos, Ile de Cuba.

El faro, Espiritista à Tarrasa (Espagne).

Le Rébus, à St-Petersbourg.

Le Sphinx, à Leipzig (Allemagne), Carl de Prell, mensuel, 1 fr. 50 le numéro.

La Sfinze, gazette de propagande spirite, via Modena, 37, P. I. Roma, Italie (M. le major Ungher).

Vessillo spiritista, directeur capitaine VOLPI 2 fr. 60 par an, étranger 3 fr. — On s'abonne lib. spirite, Paris, 1, r. Chabanaux.

La Ilustracion Espirita, par le Général Refugio Gonzalez, à Mexico (dos reales).

El Spiritismo, à Chalchuapa, república de Salvador.

O Psychismo, revista Portuguesa, 231, rua Augusta, Lisbonne.

El Peregrino, 6, calle de Curabo, Coynas, Porto-Rico.

Golden Gate, J. J. Owen, flood Building; Market Street, San-Francisco.

La Luz, periódico libre-pensador, calle lateral del sur, Porto-Rico.

El Espiritismo, à Chalchuapa, République de Salvador.

The progressive Thinter. J.-R. Francis, rédacteurs. 1.00 par années. Chicago, Illinois.

Neue Spiritualistische, Blatter, Dr CYRIAX, à Berlin.